

N°24 – Septembre 2010
Spécial exposition



EXPOSITION

Du 18 au
25 sept.

"SAINT-LEU ET SES COMMERCES ENTRE LES DEUX GUERRES"

Direction/Impression : service communication de la ville de Saint-Leu-la-Forêt - Septembre 2010



A la Maison Consulaire

2, rue Emile Bonnet
Saint-Leu-la-Forêt

RENS. :
01 30 40 22 88

Proposée par "Les Amis de la bibliothèque Albert Cohen,
en partenariat avec la bibliothèque



Les Amis
de la bibliothèque
Albert Cohen



INTRODUCTION

A l'occasion des Journées du Patrimoine 2010, l'Association des Amis de la Bibliothèque Albert Cohen vous propose une exposition à la Maison Consulaire de Saint-Leu-la-Forêt intitulée **Commerce et Artisanat à Saint-Leu-la-Forêt entre les Deux Guerres**.

Grâce à la précieuse documentation collectée au cours du temps par notre ami Christian Decamps, ancien régisseur du marché de Saint-Leu, il a été possible de reconstituer la cartographie précise de la plupart des commerces et de leurs propriétaires à l'époque des Années folles.

Sur un périmètre géographique dont l'axe principal, orienté est-ouest, est constitué par l'actuelle rue du Général Leclerc, la Grande rue à l'époque, prolongée vers l'est par la rue de Paris et menant ainsi du carrefour de la Croix du Jubilé jusqu'aux limites de Taverny, sont rassemblées, avec une densité impressionnante, une multitude d'enseignes d'une très grande variété et couvrant la plupart des corps de métiers.

Cet axe majeur de la ville que les siècles ont dessiné, au fur et à mesure que la cité primitive s'est déplacée des coteaux vers la plaine, constitue l'épine dorsale de ce qu'aujourd'hui nous appelons le centre ville.

Les rues adjacentes, orientées sud-nord, et qui mènent grossièrement de la voie ferrée à la rue Pasteur, ancienne rue des Avollées, incluant, entre autres, l'avenue de la Gare, ainsi que la rue du Général de Gaulle, précédemment rue de Pontoise, et la rue de la Forge, anciennement rue du Plessis, sont les autres grands axes de l'étude qui vous est présentée sous la forme de cinq plans à grande échelle reprenant, pour mieux se repérer, le cadastre actuel qui n'est, dans ces mêmes limites, que très peu différent de celui des années 1930.

La mise en forme des documents est due au travail minutieux de Francis Pascal qui a opéré en duo avec Gérard Breton, maître d'œuvre des illustrations constituées d'une centaine de photographies in situ ayant pour but d'en rendre la lecture plus conviviale.

L'exposition est enrichie de documents, livres, affiches, objets et peintures d'origine diverses afin de mieux appréhender la vie quotidienne à Saint-Leu durant cette période.

Nous souhaitons que cette manifestation soit l'occasion pour les plus jeunes de découvrir leur ville autrefois et pour les anciens de retrouver des commerces qu'ils ont pu fréquenter.

Ce petit patrimoine bien souvent négligé ainsi que la période retenue qui est elle-même rarement abordée - y compris dans les ouvrages les plus connus traitant de l'histoire de Saint-Leu - renforcent l'intérêt de cette réalisation.

Nous espérons que cette présentation suscitera chez nos visiteurs des vocations à rejoindre les quelques passionnés qui œuvrent au sein des associations culturelles locales pour que la richesse du passé historique de notre cité soit mieux mise en valeur.

Nous comptons sur le soutien de nos concitoyens pour obtenir que soit menée une politique de préservation élargie de certains trésors de Saint-Leu souvent tenus dans l'ombre. Et que naisse une véritable action concertée de protection des lieux et monuments car elle est seule susceptible d'attirer un public toujours plus nombreux, ce qu'ont bien compris les édiles de multiples villes françaises.

L'ENTRE-DEUX-GUERRES A SAINT-LEU

Quelques éléments sur la ville de Saint-Leu à l'époque :

La commune de Saint-Leu-la-Forêt a été définitivement séparée de sa voisine Taverny le 14 octobre 1915.

Le centre ancien n'a que peu changé par rapport à celui que nous connaissons aujourd'hui.



Bien sûr, le marché couvert de la place Foch n'existait pas (il sera créé en 1965 et réhabilité en 1999-2000), laissant une vaste esplanade peu ombragée libre d'accueillir les étals des commerçants ambulants.



La poste a déjà pris son aspect actuel avec la construction d'une extension qui vint remplacer, à la veille de la deuxième guerre mondiale, le trapèze d'entraînement en bois des sapeurs-pompier.



L'Hôtel de Ville est installé depuis 1893 dans l'ancien château Olry. La salle de la Rotonde a été surélevée en 1952 pour abriter la bibliothèque municipale, seul changement par rapport à ce



qu'était le bâtiment à l'époque.

Le square Leclerc n'existait pas et un long mur coiffé d'une grille en fer forgé ouvragé, clôturait, côté rue, l'ancien pensionnat Saint Joseph, devenu école publique.

L'actuelle Maison après avoir servi d'hôpital Grande Guerre (cf. « Nos série publié par l'AHGEHVO



consulaire en faisait partie militaire (n° 104) pendant la Racines » n°29, bulletin hors-sur le sujet).

La place de la Forge l'implantation de la fontaine

n'a pas changé depuis du moissonneur le 14 juillet



1893.

La disparition du passage à niveau du bas de la rue du Plessis (actuelle rue de la Forge) mit fin à l'activité commerciale de cette artère pourtant riche de commerces.

La salle de la Croix Blanche était, dans les années 1930, cachée de la rue par la façade de l'hôtel du même nom qui n'avait pas encore été démolie (il ne le sera qu'en 1957). A l'arrière, dans cet espace qui pouvait accueillir 600 couverts, se déroulèrent de nombreux banquets officiels (En 1939/40 on la transforma en cantine scolaire). La salle, acquise par la Ville le 3 juillet 1937, fut l'objet de plusieurs projets, dont celui visant à en faire un musée (proposé par André Maillard en 1937) ou celui d'y installer une Maison des Artistes (suggéré par l'Union des Artistes de St Leu en 1938). Le bâtiment actuel, après une totale rénovation initiée en mars 1998, sera inauguré le 23 octobre 1999.



L'église Saint-Leu Saint-Gilles abritait à son voisinage la *salle Jeanne d'Arc* inaugurée en 1925 à l'emplacement de l'actuel Centre paroissial St Gilles. Un grand complexe paroissial était adossé à cette salle, occupant l'espace de l'actuel square de Wendlingen et de l'école maternelle du Village.



L'*avenue de la Gare* présentait à peu de chose près la même physionomie qu'aujourd'hui. Seule la présence d'un casino-cinéma à l'arrière de l'actuel espace Claire Fontaine, où l'on peut encore voir, dans la grande salle, l'espace réservé au projectionniste, créait une animation plus intense dans cette partie de la ville. Le *Casino-Cinéma* était exploité par

Monsieur et Madame DAM, lesquels avaient tenu à transformer, dans les derniers temps, la partie attenante en bar qui constituait un lieu de rencontre intéressant le soir et surtout à l'heure de l'entracte (actuelle salle à manger de Claire Fontaine). Les séances avaient lieu en soirée à 20h45 les vendredis, samedis, dimanches, fêtes et veilles de fêtes, en matinée à 15h les dimanches et fêtes. Le prix des places était de 2 francs pour les enfants et de 5 francs pour les adultes.



Une commune encore rurale qui se transforme progressivement

Au sud de la voie ferrée, quelques voies carrossables créées après la première guerre mondiale et portant les noms de Voltaire, Rousseau, Louis Blanc, Victor Hugo, Jules Ferry ou Gambetta, en remplacement des noms issus du terroir local, conduisent vite dans les champs. La *rue Michelet*, ancienne rue de la Girafe, conduit au cimetière mais au-delà on ne trouve plus une seule maison. A l'ouest de la rue Voltaire et à perte de vue, en direction du Plessis Bouchard ou de Beauchamp, ce ne sont que vergers ou terres maraîchères. Pas d'autoroute, pas de boulevards à grande circulation, pas de 4° ou de 5° avenue mais une réserve de terrains agricoles qui vont progressivement être pénétrés par l'urbanisation sous la forme de lotissements qui fleurissent en cette période. Elle se poursuivra dans les années 1970-80 avec la création du quartier des Diablots et des résidences des Terres blanches et du Domaine de Saint-Leu.



Les lendemains du premier conflit mondial ont vu fleurir les nouvelles dénominations de rues : dans le centre ville la *rue de la Paix* a remplacé la rue des Maltâches, la place du Marché est devenue place du Maréchal Foch, les rue et passage du Pied Gravier ont pris le nom de *Gallieni* en l'honneur du général de la Grande Guerre connu pour les célèbres Taxis de la Marne. Dans la Plaine à vocation agricole même si, comme déjà énoncé, la voirie reste limitée le chemin du Gros Néflier est cependant remplacé par la *rue de Verdun* et le héros de l'aviation militaire *Guynemer* voit son patronyme attribué au chemin du Trou-Pillard, *Jean Jaurès* remplaçant quant à lui les Terres blanches.



Aux limites de Saint-Prix enfin, *Édith Cavell*, héroïne du renseignement militaire, remplace Rosenberger.

De même, sur les coteaux, une voie privée prit le nom d'*Auguste Bonnevie*, jeune soldat tué sur le front dont la famille habitait cette rue. Elle sera débaptisée plus tard pour devenir la rue du Prince de Condé.

La *rue de la Marée* conserve ses anciennes fermes dont l'image très répandue inspire les peintres

Pour monter en forêt la *rue de Chauvry* n'est qu'en partie



carrossable et on s'y heurte souvent à de profondes ornières que seules les carrioles à cheval peuvent affronter. « *L'Étang neuf* », aujourd'hui disparu, attend les promeneurs au sommet du plateau. De cette belle pièce d'eau partent les chemins forestiers qui mènent, comme actuellement, vers l'ouest à *l'étang Godard* ou au *Pont du Diable*, vers l'est par la route de la Croix Saint Jacques aux limites de Saint- Prix et de l'ancien

parc du château de la Reine Hortense.

Le monument aux morts

Le 14 août 1921 est inauguré au centre du cimetière le monument aux morts de la Grande Guerre dû à l'architecte Voisin et à l'entrepreneur Chausson. La cérémonie se déroule en présence de *Georges Leredu*, Ministre de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales et Député de Seine-et-Oise.



A Saint-Leu, le monument se distingue en abritant une crypte aménagée en caveau et contenant les dépouilles de dix-neuf combattants.

Ici sont également honorés les treize militaires non originaires de la commune mais décédés à l'hôpital auxiliaire 104.

Des diplômes officiels sont remis aux familles des 153 victimes, soit 4,1% de la population communale selon le recensement de 1911.

« *La décoration du cimetière avait été faite avec le plus grand soin et la croix de guerre suspendue sous l'arc de triomphe formant un fond derrière le monument était du plus heureux effet* », peut-on lire dans « *Le Progrès de Seine-et-Oise* » du 20 août 1921.

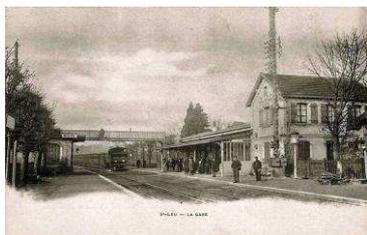


« *Vous, les tout petits, devez bien comprendre que vos parents aujourd'hui élèvent un véritable autel à l'idée de patrie ... Dans les plaines noyées des Flandres, dans la craie morne de Champagne, dans les ravins de Verdun, ce fut le calvaire des plus beaux enfants de France... Grâce à l'indomptable élan des poilus français, au*

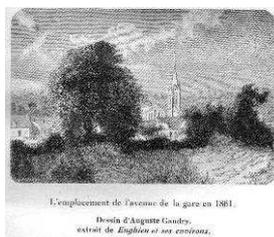
courage des Anglais et aussi à la valeureuse armée américaine, sur tous les points du front, Foch force l'ennemi à la retraite... », clame, dans son discours, le Ministre Leredu.

La desserte ferroviaire et son influence sur l'essor démographique et la composition socioprofessionnelle

Après l'échec en 1869 d'un *projet de chemin de fer mortuaire* destiné à transférer à Méry-sur-Oise les dépouilles des parisiens « délocalisées pour cause d'engorgement des cimetières de la capitale », qui en retarda l'achèvement et provoqua des protestations virulentes de 18 municipalités, *la jonction ferroviaire Ermont-Valmondois fut concédée à la Compagnie du Nord le 4 juin 1872*. Elle fut ouverte, à voie unique, le 26 août 1876.



La construction de *la première gare de Saint-Leu en 1876* fut suivie deux ans plus tard par le



L'emplacement de l'avenue de la gare en 1881.
Dessiné d'Auguste Couderc,
extraits de *Anglais et ses environs*.

perçement de l'avenue du même nom qui provoqua la démolition de l'hôtel de l'Ecu situé face à l'église. La nouvelle artère fut inaugurée le 1^{er} septembre 1878 sur le tracé de l'ancienne ruelle Poisson dont l'actuel



Passage de la Gare est un reliquat encore présent. *La ligne d'intérêt local Paris-Valmondois fut ensuite incorporée au réseau d'intérêt général le 20 novembre 1883 et la mise à double voie inaugurée le 24 mai 1889.* Le nombre de circulations quotidiennes passe alors à 20 trains dans chaque sens contre 11 précédemment. En 1914 la ligne est desservie à raison d'un train à vapeur par heure et le temps de parcours moyen est de 30 minutes.



La gare, agrandie en 1883, est remplacée en 1925 par la gare actuelle de style normand à colombages avec son campanile à horloge et sa charpente de bois que l'on doit à l'architecte de la Compagnie du Nord Gustave Umbdenstock (1866-1940) qui réalisa également les gares de Taverny en 1923, de Guise, Senlis, St Quentin et d'Albert, les lycées Victor Duruy et Claude Bernard à



Paris ainsi que le lycée Pasteur de Neuilly-sur-Seine.

Il faudra cependant attendre *le 8 décembre 1970* pour que la *desserte soit électrifiée*, faisant disparaître la traction à vapeur au départ de Paris Nord. La gare de Saint-Leu perdit à cette occasion ses trois passerelles, dont celle en bois, dite la petite passerelle, qui marque tant le souvenir des anciens, son passage à niveau de la rue du Plessis (actuelles rue de la Forge et rue Jacques Prévert) et gagna un passage souterrain pour les piétons. Elle devint terminus intermédiaire sur la liaison Paris-Valmondois.

L'apparition du réseau ferroviaire ne fut pas sans conséquence sur l'économie agricole de la vallée de Montmorency.

Les quartiers de lotissements destinés à accueillir les nouveaux arrivants qui s'implantèrent entre 1920 et 1930 réduisirent très fortement les surfaces consacrées aux activités fruitière, viticole et céréalière, même si les coteaux montant vers la forêt et bien exposés au sud virent perdurer plus longtemps les vergers, notamment de poiriers.

Une lente transformation sociale va s'ébaucher. *En 1914 on comptait une quarantaine d'exploitants agricoles. Ils n'étaient plus que dix-sept en 1939.* En 1936 un syndicat agricole nouvellement créé tenta en vain d'écouler les surplus, notamment de céréales, mais petit à petit la production ne couvrit bientôt plus que la consommation locale.

Les métiers de l'artisanat et du commerce vont parallèlement constituer peu à peu, avec les fonctionnaires et membres des professions libérales travaillant sur place, une part importante de la population active (35% en 1939).

La population ouvrière reste, quant à elle, limitée aux salariés des petites entreprises semi-industrielles ou artisanales implantées sur place et ne comporte pratiquement pas d'ouvriers de la grande industrie dans ses rangs.

L'activité industrielle fut en effet limitée, en dehors de quelques productions qui peuvent faire sourire aujourd'hui comme celle de la *Manufacture parisienne de talons de bois* située rue Gambetta, celle des *porte plumes à réservoir Gold Starry* dont l'atelier était situé près de l'ancien passage à niveau de la rue du Plessis, ou les multiples ateliers appartenant à de petites sociétés artisanales aux noms variés et produisant des *boîtiers de montres pour l'horlogerie* sans oublier *la source Méry*.

Relativement à l'écart des positionnement sur la forêt, garde un centre aux rues étroites et pentues une zone attractive et villas résidentielles.

C'est à cette époque que la



grands axes, la ville, par son rebord du plateau occupé par *ancien à l'aspect villageois*, et développe sur les coteaux propice aux constructions de

haute bourgeoisie des

affaires, du commerce et de la fonction publique va faire construire les *maisons en pierre meulière et en briques, souvent ornées de décors de mascarons, de pignons ouvragés en lambrequin et d'épis de faitage* que nous connaissons et qui font encore le charme de certaines rues du Saint-Leu actuel (rue de la Paix, rue Voltaire, rue Émile Aimond, rue de l'Ermitage...)

Déjà avant la première guerre, la périphérie de la gare et particulièrement la *rue Gambetta* avait été l'objet de constructions de belles villas résidentielles appartenant souvent à des directeurs de la Compagnie des Chemins de fer du Nord attirés par la vie à la campagne et par l'accès commode vers Paris.

Ultérieurement, l'arrivée de nouveaux habitants souvent originaires de province et qui s'installent, d'abord près de la gare, puis dans les *nouveaux quartiers de lotissement* de la plaine ou aux limites du Plessis Bouchard et de Saint-Prix va accentuer l'essor démographique.

Une double confrontation sociale s'inscrit autour de ces phénomènes urbanistiques : celle qui oppose les citadins relativement aisés faisant face au monde des paysans installés depuis plusieurs générations dont ils investissent une partie des terres et celle qui oppose les paysans aux ouvriers. La coupure se retrouvait dans un face à face entre écoles communale et confessionnelle où la mixité n'était pas de mise. Le souvenir de 1905 et de la séparation de l'église et de l'état restait gravé dans les mémoires ... Ces phénomènes vont s'accroître avec la grande crise de 1929-1931.

C'est sans doute de la poursuite de phénomènes équivalents mais portant sur des catégories socioprofessionnelles différentes que résulte la dualité de territoires encore marquée de nos jours entre les quartiers du nord et du sud de la voie ferrée.

Témoignage de M.W. D... né en 1918, recueilli le 4 décembre 1984 par Francis Arzalier

A Saint-Leu à l'époque des années 30... les oppositions sociales étaient beaucoup plus tranchées que maintenant, entre ceux qui vivaient bien et les ouvriers. Il y avait beaucoup moins d'ouvriers très qualifiés. A ma sortie de l'école, je savais à peine lire et écrire... A Saint-Leu il y avait pas mal de paysans... Dans la rue au coin de l'église, je croisais souvent l'un d'eux avec ses vaches ou le soir, quand il partait à Paris porter ses choux ou autre chose. On tâchait de monter derrière et de faucher un chou. Si le conducteur nous voyait, il nous donnait un coup de fouet. Parmi les ouvriers, presque aucun n'avait pu aller à l'école ; l'apprentissage se faisait sur le tas. Les conditions de vie étaient difficiles, les salaires peu élevés, une grosse période de chômage avant 36...

Le vieux Saint-Leu, ce sont les maisons qui existent encore dans les ruelles autour de l'église. Il n'y avait pas tellement de maisons neuves. Par la suite, vers 1930, s'est construit le Cottage de la Vallée. Plus tard, des petits pavillons vers Beauchamp (? Le Plessis Bouchard). Mais les gens qui faisaient construire étaient des fonctionnaires, l'accession à la propriété n'existait pas chez les ouvriers. La classe supérieure c'étaient les chefs de bureau, des employés d'administration, de la SNCF, mais pas des ouvriers, des bons postes à la SNCF... Mon grand-père, quand il est rentré à la SNCF ne gagnait que 5 francs par jour...

Pour faire une peinture complète dans un pavillon en 34-35, ça montait à 2500 francs. Un pavillon coûtait à peu près 30000 francs. Cela s'adressait à des gens qui gagnaient des salaires de 2000 à 3000 francs, des fonctionnaires. Ces gens du Nord qui étaient aux PTT, aux chemins de fer, ont eu les moyens de faire construire avec la loi Loucheur. Ils étaient souvent de droite, propriétaires d'un petit pavillon, ils avaient peur que les communistes le leur prennent...

Toutes les maisons, dans l'ancienne rue de Pontoise, de la gare au passage à niveau vers Taverny, étaient des propriétés existantes depuis 1905-1910, des maisons de bourgeois. Sur les pentes de la forêt, les châteaux des Condé et des Bonaparte étaient détruits depuis le 19^{ème}, mais on voyait encore la fenêtre où s'était, paraît-il, pendu le dernier Condé. Sinon toute la pente dominant Saint-Leu était couverte de champs de fraises des quatre saisons...

Témoignage de Mme E. L... née en 1920, recueilli le 8 décembre 1984 par Francis Arzalier

« Avant la guerre, Saint-Leu était un village. A part le centre, il n'y avait rien, des champs. Il y avait encore beaucoup de cultivateurs et de maraîchers.

Il y avait quand même l'usine des stylos, qui est fermée maintenant depuis dix ans ; elle employait une quarantaine de personnes, surtout des femmes. Et il y avait une usine de talons de bois, vers la rue Michelet.

Dans notre rue il y avait un trottoir, les égouts, mais ce n'était pas parfait. Dans la rue Pasteur, plein de maisons n'avaient pas l'eau.

Il n'a commencé à y avoir beaucoup de constructions à Saint-Leu qu'à partir de 1958-60. Les quartiers neufs, près de l'autoroute, ne datent que des années 70 à 80 ».

La population de Saint-Leu progresse sur la période, passant de 4680 habitants en 1921 à 6347 en 1936. On peut situer le début de cette tendance à l'arrivée du chemin de fer en 1876. Avant la première guerre, Saint-Leu (sans Taverny) avait déjà vu sa population passer de 1683 habitants en 1876 à 3156 en 1901 et 4022 en 1911.

De nouveaux liens se tissent petit à petit avec la capitale, aussi bien pour les rotations pendulaires liées aux activités professionnelles que certains habitants exercent à Paris, que pour la fourniture de denrées alimentaires excédentaires via les « ramasseurs » chargés d'acheminer les produits locaux vers les Halles centrales.

A la veille de la deuxième guerre mondiale on pourra commencer à parler de banlieue en évoquant la vallée de Montmorency.

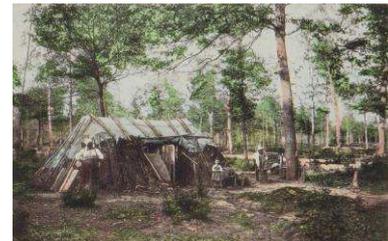
La forêt menacée par les projets de lotissements ?

La forêt de Montmorency est le siège d'une active exploitation du châtaignier, espèce qui occupe, dans les années 1930, les deux tiers de la surface.



Les **bûcherons, fendeurs, scieurs de long et treillageurs** y sont nombreux depuis le début du 20^e siècle. Dans les années 1930 l'entreprise Delcour est prospère à Saint-Leu où l'on compte également trois ébénistes, deux tonneliers et cinq menuisiers-charpentiers.

La forêt abrite aussi une population de **charbonniers**, qui obtiennent le charbon de bois par la combustion incomplète d'une meule de bois arrondie de 1,50 à 2m de haut. Une fois la meule recouverte de terre humide, de feuilles et d'herbe, le charbonnier jetait des braises par le haut d'une cheminée ménagée en son centre puis la rebouchait avec un pieu. La meule brûlait de 36 à 48h, sous une surveillance constante. Puis on la laissait reposer 2 à 3 jours avant la mise en sac. Les **trimardeurs**, ouvriers agricoles saisonniers, passaient l'hiver en forêt, vivant dans des huttes de terre ou de branchages et vivant du ramassage des champignons et des châtaignes.



L'attrait d'une campagne proche de Paris va inciter les retraités et rentiers de la capitale ou des communes périphériques à s'installer dans les **nouveaux quartiers de lotissements**. La législation qui fleurit en 1919, 1924 et 1928 (loi Sarraut en mars 1928 visant à aménager les quartiers de lotissements défectueux qui couvrent alors près de 10 000 hectares dans la seule région parisienne et loi Loucheur en juillet 1928, première loi programme de construction qui consacre enfin l'intervention de l'État en matière de logement) établit les règles applicables à ces ensembles pavillonnaires, jusqu'alors anarchiques, sans toutefois prévenir certaines opérations immobilières très profitables en raison de la faible valeur des terres cultivables.



Heureusement, l'espace boisé ne recula pas : à Saint-Leu, il représente encore aujourd'hui 146 ha sur les 526 couverts par le territoire communal. Les difficultés pour bâtir

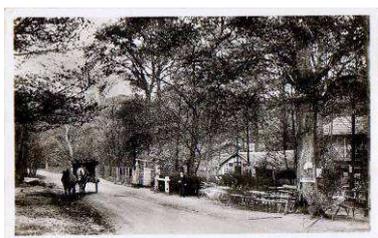
sur une butte ou sur des coteaux escarpés ainsi que l'éloignement des commerces ou de la gare expliquent sans doute en partie ce phénomène. Nous verrons cependant que certaines tentatives ont existé mais que l'hostilité des édiles de l'époque les a repoussées...

La première phase d'urbanisation entre 1850 et 1914 avait déjà suscité des inquiétudes : « *La forêt de Montmorency va-t-elle disparaître ?* » titra la « Tribune de Seine et Oise » le 22 décembre 1909.

Après la première guerre mondiale les opérations d'urbanisation avaient respecté les limites de la forêt qui appartenait, à l'exclusion de deux grands propriétaires (le baron Brincard à Chauvry et Domont ou Albert Glandaz à Domont et Saint-Prix), à une multitude de propriétaires privés.

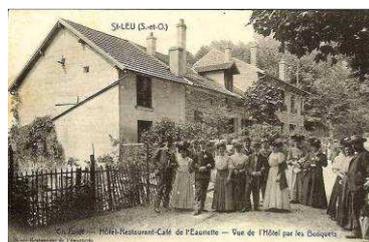
Ce n'est qu'à partir de 1933 et jusqu'à la deuxième guerre mondiale que l'État entreprit le rachat de tout ou partie des grandes propriétés telles que celles du baron Double ou le Domaine de Bois-Corbon à Saint-Prix. Auparavant, une législation était venue renforcer les pouvoirs de contrôle préalable des Eaux et Forêts sur les projets de défrichement. Elle s'inscrivait dans le cadre d'un plus vaste plan destiné à maîtriser l'aménagement de la Région parisienne et issu de la fondation en 1928 du premier « *Comité Supérieur d'Aménagement et d'Organisation Générale de la Région parisienne.* »

La forêt lieu de villégiature et d'excursions



La forêt devint à cette époque un lieu de villégiature dominicale ou d'excursions touristiques. On y accédait par les gares et on l'atteignait à pied, en carriole ou à dos d'âne. Aux abords immédiats de la lisière fleurirent **guinguettes, cafés, salles de bals et restaurants.**

Rien qu'à Saint-Leu on ne compte pas moins d'une dizaine d'établissements, dont aucun n'a survécu, à l'exception du *Faisan Doré*, en forêt sur la route de Chauvry, près des *Sapins brûlés*, aujourd'hui totalement abandonné et dévasté, et *l'Auberge de l'Eauriette*, située chemin des Claies, dont les bâtiments, qui ont longtemps abrité un



cercle hippique, sont également proches de la ruine ...

On peut citer aussi : *le Chalet Fleuri chez le Père Périnne* au 17 rue de la Marée, *le Clos de la Forêt* au 61 rue du Château, *le Repos de la Forêt* rue de la Marée, *l'Ermitage* rue de Chauvry, *le Chalet des Gardes*, *les Claies*, tous deux chemin des Claies, sans oublier les pensions de famille (*les Tamaris* au 16 rue de Boissy, aujourd'hui maison de retraite, *les Edelweiss* au 125 rue de Pontoise, *Primerose* au 9 rue de St Prix) ou les hôtels et restaurants (*l'Hôtel du Casino* et *l'Hôtel de la Gare* avenue de la Gare, *l'Hôtel de la Croix-Blanche* place de la Forge, *l'Hôtel restaurant de la Poste* au 59 Grande rue, *le Café restaurant de la Fontaine de Boissy*, *l'Hôtel restaurant du Commerce* au 4 Grande rue, *le Café restaurant Au Point du jour* au 44 rue de Paris, *l'Hôtel restaurant La Croix du Jubilé* au 97 rue de Paris, *le Café restaurant le Rendez-vous des Charretiers* au 45 rue de Paris ou *le Restaurant de la Source* au 31 rue du Château).

Un guide vantant Saint-Leu fin du 19^e siècle (d'abord sans **Auguste Méry**, fondateur de la éponyme, qui décrit la ville comme touristique :

« Par la splendeur de son profonde, Saint-Leu n'est pas elle réalise aussi, par ses admirables qualités d'une véritable station

Il est indéniable que les vertus vantées par Méry se sont déjà concrétisées par la présence de sanatoriums notamment à Vaucelles, à Taverny, à Saint-Prix, Andilly ou Montmorency.



pour ses cures d'air est publié dès la l'effigie de la reine Hortense) par société d'exploitation de la source une véritable station thermale et

paysage, par le charme de sa forêt seulement une villégiature de choix, conditions hygiéniques, toutes les médicale. »

Les projets de lotissements

En octobre 1930, fut présenté le projet d'un **lotissement dit « de l'Avenir »** situé à la limite du Plessis-Bouchard. L'opération portait sur 57 lots de taille petite et moyenne et donnait lieu à l'ouverture de trois nouvelles rues : rue du Moulin, rue du Roitelet et rue des Églantines (qui entreront dans le domaine communal en 1953).

L'ensemble du quartier va connaître une série d'opérations similaires, toutes pilotées par *la Réalisation foncière*. Les lots se vendent rapidement. En 1934 une pétition des propriétaires demande à la mairie d'intervenir pour que soient respectées les normes de construction prescrites et que disparaissent certaines baraques en bois qui *« déparent le lotissement... »* Après enquête, le maire répondit que, comme il ne s'agissait que de *« deux baraques de jardin »*, il n'y avait pas lieu d'intervenir ...

Toutes les opérations ne sont pas aussi satisfaisantes que la précédente, témoin l'exemple du **« lotissement des Bretoux »**. Les lots y sont commercialisés dès juillet 1923, juste avant la loi restrictive de 1924, et la vente se poursuit même après le rejet préfectoral du projet en septembre 1925. On constate *« une mixité de constructions où voisinent des constructions de mauvaise allure que le lotisseur promet de faire disparaître »* et *« des petits chalets en bois, genre suisse »* édifiés par deux frères, l'un géomètre et l'autre architecte à Soissons.

Bien pire, en février 1928 est lancé un gigantesque projet de **« Cité forestière de Montmorency »** piloté par une *Société Civile de Montmorency*, dirigée par un architecte parisien qui envisage de lotir 415 ha de forêt sur les communes de Saint-Prix, Saint-Leu, Taverny et Chauvry. Le dossier soumis en préfecture parle de *« projet haut de gamme »* avec station d'épuration, usine d'alimentation en eau potable, et golf de 60 ha. Les lots sont de 2000 m². Des terrains sont aménagés sur les remblais des anciennes carrières. Les bâtiments résidentiels ne peuvent dépasser deux étages et doivent obligatoirement être exécutés sous le contrôle d'un architecte afin de présenter *« un caractère marqué de villas, pavillons ou cottages et de laisser aux lots vendus leur aspect forestier. »*

La première tranche porte sur 100 ha à Saint-Leu et Saint-Prix. A l'été 1928, l'opposition des municipalités et de la préfecture fait capoter l'opération. Il est amusant de relire les motifs du refus du conseil municipal de Saint-Leu :

«-l'appel à des entreprises étrangères à la commune employant une main-d'œuvre recrutée hors du pays.

-l'occupation de la nouvelle cité par des personnes ayant une certaine aisance, accompagnées de serviteurs et disposant d'automobiles, et qui n'auront donc recours au commerce local qu'en cas d'urgence.

-le déboisement de la forêt sur le haut de Saint-Leu qui éloignerait celle-ci pour les touristes venant par la gare et l'attrait de la commune comme la prospérité de son commerce s'en ressentiraient ; pire - la dénomination



officielle de Saint-Leu-la Forêt n'aurait plus sa raison d'être. -

-enfin les risques de tarissement et de pollution des sources comme celui du déversement des eaux usées du plateau sur la commune seraient considérables ».

Fort heureusement, la pugnacité de l'équipe municipale, dirigée par Edmond Cassan, maire de 1919 à 1935, a été la plus forte... **Qu'attend-on pour attribuer à l'une de nos rues le nom de ce bienfaiteur ?!**

De nombreux autres ensembles se créent à cette période. On relève notamment le lotissement de l'Innovation, rue Diderot qui s'achève en 1928, le lotissement du Moulin qui débute en 1925, le lotissement des Bas Chardonnets qui s'implante entre 1928 et 1934, le lotissement du Parc du Midi en projet en 1933 et le lotissement du Cottage de la Vallée qui démarre en 1930.

L'eau et les sources

L'abondance des eaux de source et l'ancienneté de leur captation, initiée dès 1806 par la reine Hortense quand elle investit pour ce faire plus d'un demi-million de francs de l'époque, confèrent à l'ancienne *Claire-Fontaine* révolutionnaire une réputation qui va bien au-delà de la seule *source Méry*, alors en pleine expansion.

La situation de Saint-Leu lui permet de jouir d'une richesse toujours présente : ses **multiples sources et fontaines**. En limite de Saint-Prix et en lisière de forêt, à proximité du chemin Madame, on peut encore découvrir en parcourant le *Sentier de la reine Hortense*, hélas bien dégradé faute d'entretien, la *Fontaine Maclou* connue depuis le Moyen Age. En lisière de forêt se trouve également la *Fontaine Genet*.



De nombreux espaces furent de tout temps réservés à l'usage de l'eau pour les besoins agricoles et domestiques : **lavoirs** (quatre à Saint-Leu dont celui de l'Eauriette joliment restauré et celui de la rue de Saint-Prix inclus dans une propriété privé), **abreuvoirs et fontaines**.

La statue du moissonneur, emblématique de la ville, orne la plus célèbre de ces fontaines. Inaugurée en juillet 1893, elle prit la place de l'ancien monument en grès visible sur le tableau du peintre Laurent Dabos : *La Reine Hortense distribuant la soupe aux pauvres* conservé dans les collections municipales.



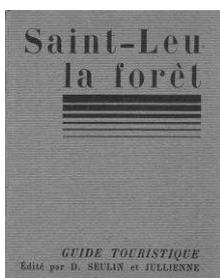
La fontaine de la rue de Boissy, dite **fontaine du Cellier**, la **fontaine de la Pissotte**, la plus ancienne, à l'angle de la rue Pasteur et de la rue du Château, en face de celle que l'on connaît aujourd'hui et la **fontaine de la rue Gateau**, à l'angle de la rue de Paris, sont les principales. On devine aussi la présence d'une



borne rue Pasteur, près de la rue de Chauvry, mais la disparition des plaques émaillées qui l'agrémentaient en rend la localisation difficile.

La vie associative et festive :

En 1935 est créé un « **Syndicat d'initiative de Saint-Leu-la Forêt et environs** » dont le siège se situait rue Isabelle et le bureau d'accueil place de la Gare, à l'emplacement de l'actuelle pagode laotienne. Il avait pour objectif « le développement de la cité en la faisant connaître davantage. »



Son fondateur, **Georges Kalbfleisch**, publie, avec le soutien de l'entreprise de menuiserie Julienne et de l'agence immobilière Seulin, un opuscule intitulé « *Saint-Leu la Forêt, Guide Touristique* » ainsi qu'un dépliant historique sponsorisé par diverses entreprises et



commerces locaux. On peut y lire : « *Touristes, faites confiance à nos amis commerçants !* » Effectivement, les annonces commerciales y sont nombreuses au fil des pages. On y rappelle également l'existence des *Grandes Fêtes Historiques de la Reine Hortense* chaque premier dimanche de juillet.

Il développe, comme l'avait fait antérieurement Auguste Méry dans sa brochure, dont la couverture portait l'effigie de la Reine Hortense, et publiée sous cette forme à partir de juin 1910 (par l'imprimerie Lemire située Grande Rue), sous le titre *Saint-Leu et ses environs, Forêt de Montmorency (Seine-et-Oise)* et rééditée à plusieurs reprises jusqu'en 1930, le **caractère exceptionnel de la situation géographique de Saint-Leu.**

La ville est décrite *pour les citadins avides d'air maladies infectieuses et les invités à venir « bénéficier de et indispensables pour leurs Chefs* (la majuscule est *chaque jour d'aller à leur*

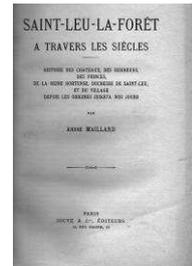


comme le « *lieu de séjour idéal pur* » et les « *convalescents de enfants fatigués* ». Ils y sont *conditions climatiques parfaites forces amoindries*. La proximité des familles lorsque « *leurs remarquable !* » sont *obligés travail.*»

Georges Kalbfleisch conclut : « *Saint-Leu sera toujours le pays pittoresque et agréable dont le séjour fut recherché par l'élite des arts, de la pensée et de la noblesse.*»

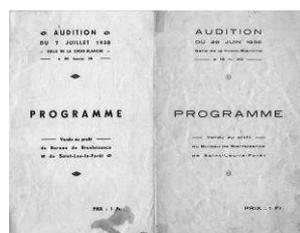
En octobre 1936 paraît, à grand renfort de publicité dans la presse locale, aux éditions Jouve, **la première véritable Histoire de Saint-Leu-la-Forêt due à André Maillard** et intitulée *Saint-Leu-la-Forêt à travers les siècles*.

L'auteur rend hommage à ses prédécesseurs dont il admet s'être inspiré, l'abbé Lebeuf, spécialiste des chartes médiévales, Auguste Rey, historien de Saint-Prix, auteur de plusieurs communications sur certains chapitres de l'histoire de Saint-Leu, Lefeuvre qui écrit une histoire de la vallée de Montmorency dite *Le Tour de la vallée*. Il salue enfin Auguste Méry et Georges Kalbfleisch.



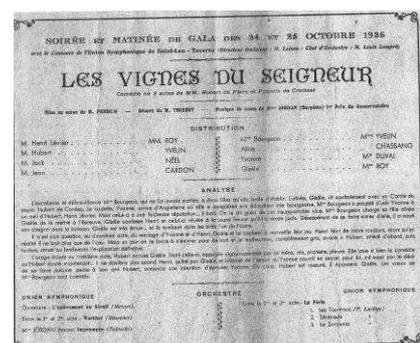
Ses remerciements vont aussi à *Georges Favre*, maire de Saint-Leu récemment élu, à *l'abbé Toillon*, curé de Saint-Leu, à *Maitre Corneau*, notaire à Taverny, à M. le Directeur de l'exploitation du Chemin de fer du Nord, à *Mme Hartmann* pour ce que les fouilles réalisées dans sa propriété ont apporté à la connaissance dans sa propriété à la connaissance de l'histoire de Saint-Leu, à *M. Julienne* pour son *Tableau historique de Saint-Leu depuis 1870*, à *M. Leyma*, maire de Taverny, à *M. Grumel*, conseiller municipal, à *M. Henri Caignard*, auteur dramatique (qui sera à l'origine d'une seconde monographie sur l'histoire de Saint-Leu publiée en 1970), à *M. Biotteau*, secrétaire de mairie et à *M. Vallet*.

André Maillard était membre de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile de France ainsi que de la Société du Vieux Montmartre. On lui devait déjà l'inoubliable publication intitulée *Expédition du Général romain Labienus contre Lutèce en l'an 52 av. JC*, une étude apportant une solution entièrement nouvelle au problème de l'emplacement des camps et du lieu de la bataille, publiée chez Jouve en 1931.



Les associations culturelles sont multiples et extrêmement actives. On peut citer, entre autres, *Educa* fondée en 1908, *les Amis de Saint-Leu*, *l'Union des jardiniers*, les *Réunions artistiques et littéraires* fondées en 1905, *le Réveil de Saint-Leu* » créé en 1921, *l'Harmonie libre* datant de 1846 ou *l'Union symphonique* créée en 1902.

Les 24 et 25 octobre 1936, la troupe d'Educa, avec le concours de l'Union symphonique, donna son gala au cours



duquel elle présenta *Les vignes*



La troupe artistique de la société Educa en 1938. De gauche à droite : (accroupies) M^{me} Jacqueline Sabadel Simone Honoré, le petit Michel Boll et M^{me} Jeanne Bois. Au premier rang : Mmes Chassang, Tellier, Yvelin Béguin, Honoré, M^{me} Germaine Gros. Au deuxième rang : MM. Miesch, Bougon, Roy, Perdu (directeur) Tellier, Constantin, Yvelin. Au troisième rang : MM. Muller, de Liège, Chassang, Coste.

du
seigneur de
Flers et de
Croisset
avec Mmes
Yvelin,
Chassang,
Duval et
Roy ainsi
qu'avec



MM. Roy, Yvelin, Néel et Cardon. Madame Jordan,

harpiste et 1^{er} Prix du Conservatoire assurait la musique de scène. Les auditions en vue des cours de musique sont très fréquentées par les jeunes. Une ancienne de notre ville qui a rédigé ses souvenirs d'enfance vécus à Saint-Leu sous le titre *Les clémentines poussent aussi à St Leu* raconte, photo de groupe à l'appui, comment elle fut auditionnée, à la Croix Blanche en 1937 par Mme Favre, pianiste et épouse du maire dans le cadre des activités des Réunions artistiques et littéraires.

Les fêtes sont nombreuses et attirent un vaste public :

Chaque 22 janvier la fête de **la Saint Vincent** (de Saragosse), patron des vigneron, dont une statue est toujours présente dans l'église Saint-Leu Saint-Gilles, près de l'orgue, fut jusqu'en 1908 l'occasion de réjouissances variées comprenant une messe solennelle, un bal et un banquet dont un marguillier élu couvrait les frais. Une chanson aux nombreux couplets égayait la manifestation. En 1936 le Syndicat d'Initiative tenta de renouer avec cette tradition avec l'aide des « Réunions artistiques et littéraires » mais, malgré la réussite de la fête, elle ne se renouvela pas.



La même année, le dimanche 5 juillet, devait avoir lieu la **grande fête de la Reine Hortense**. Là encore, le renouvellement de cette manifestation ne fut pas possible. La crise politique et l'arrivée du Front Populaire au pouvoir amenèrent les organisateurs à annuler le programme prévu et la grande affiche, œuvre du maire Georges Favre, jamais diffusée, est précieusement conservée dans les collections municipales. Le prestigieux comité d'organisation sera dissous en 1939.

Entre le 24 décembre 1936 et le 3 janvier 1937 on put néanmoins offrir au public une **Semaine commerciale** de fin d'année, placée sous l'égide du Syndicat d'Initiative et du Groupement de commerçants, avec un programme de réjouissances très éclectique : braderie, foire-exposition, exposition de souvenirs napoléoniens et représentation d'une pièce de théâtre sur le thème de l'Empire à laquelle furent associées les sociétés artistiques et musicales. Le tout avec la caution du conservateur en chef de la Malmaison Jean Bourguignon. La journée du 27 décembre proposait entre autres d'assister à un concours d'étalages, à un concours de ballons cartes postales (Clémentine raconte qu'elle a effectivement participé à ce concours en envoyant, comme une bouteille à la mer, son ballon et sa carte postale et que celle-ci lui fut retournée d'une lointaine province), à une manœuvre d'incendie par la Compagnie des Sapeurs-pompiers d'Eaubonne avec « *exercices d'asphyxie* » et « *essais de masques à gaz* » ainsi qu'à un apéritif-concert donné par l'Harmonie Libre au café Dolisy, Grande Rue, face à la fontaine de Boissy. Le 24 décembre au soir eut lieu le « *Bal des Coiffeurs* », dans le salon de la Croix-Blanche, avec la présentation de « *Miss Commerce et de ses demoiselles*



d'honneur.» Le 1^{er} janvier fut quant à lui en partie consacré au « *Concours du plus bel enfant de Saint-Leu* » !



La fête du **couronnement de la Rosière** fut initiée dès 1899 grâce à un legs de **Jules Edmond Moulin** destiné à constituer une dot aux fins d'élire une jeune fille de 18 à 22 ans parmi les plus méritantes, le 1^{er} dimanche de la fête communale. Et ce, perpétuellement, tous les deux ans à la même époque. Cette fête semble avoir perduré jusqu'au début des années 1980.



L'Etoile de Saint-Leu, créée en 1909 par l'abbé **Georges Meunier**, et **l'Espérance**, fondée en 1924 par l'abbé **Toillon**, étaient des associations paroissiales et avaient leurs propres programmes, principalement des activités sportives mais aussi la fête de la Sainte Cécile ou la proclamation de la Catherinette. Elles offraient, au travers de leurs différentes sections de nombreuses possibilités d'occupation pour la jeunesse. Leur principal centre de

loisirs était situé rue Ernest Renan. Le stade de la rue d'Ermont était aussi un lieu d'activités très fréquenté dès sa création en 1928.

L'Etoile de Saint-Leu représente la branche sportive de la jeunesse catholique de la commune. Elle est membre de la Fédération Gymnique et Sportive des Patronages de France (FGSPF) et sa devise « Dieu, Honneur, Patrie » figure sur le drapeau de la société. L'abbé Meunier est un curé dynamique qui va développer l'activité de son association. Ancien vicaire de la paroisse d'Argenteuil, il y fut l'un des animateurs de la « Saint-Georges », prestigieuse société de gymnastique au palmarès départemental éloquent. Par l'action qu'il a menée à Argenteuil, il a pu se rendre compte de l'impact que les activités physiques exercent sur la jeunesse. C'est pourquoi il cherche à reproduire une expérience analogue quand il arrive à Saint-Leu. Le succès est tel qu'il doit bien vite faire appel à un autre éducateur pour le seconder. La filiation entre la Saint-Georges et l'Etoile oriente son choix. Il trouve ainsi **Louis Hitler** qui s'est illustré dans les rangs de « la Saint-Georges ». Sous l'impulsion de ce dernier, retenu pour galvaniser l'association saint-loupienne, le nombre d'adhérents atteint vite la centaine...



Le milieu culturel

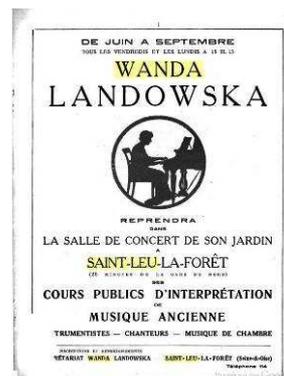
Wanda Landowska et les musiciens



On ne peut évoquer le Saint-Leu de l'Entre-deux-guerres sans parler de l'influence de Wanda Landowska qui y vécut de 1925 à 1940. Daniel Marty raconte ainsi son arrivée dans notre ville :

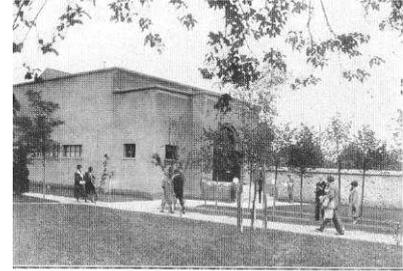
« Au début de l'été 1925 arrive à la gare de Saint-Leu une petite dame d'une quarantaine d'années au profil aigu et au pas assuré du marcheur. Elle est sobrement vêtue. Elle cherche une maison entourée d'un grand jardin. Qui l'a conduite

à Saint-Leu ? Peut-être Camille Mauclair, écrivain et critique d'art qui trouve en cette commune le calme nécessaire à son travail





d'écriture. Il est l'ami des musiciens tels que Paderewski. Mais il est connu pour son goût de la tradition qui lui a fait critiquer les impressionnistes et les musiciens d'avant-garde. Une maison située 88 rue de Pontoise retient l'attention de la petite dame. La bâtisse est spacieuse, construite en pierre de meulière. Elle fut édifée vers 1893 par monsieur Bredian qui, dès 1901, l'avait revendue aux époux Lejeune. Le jardin, assez vaste dans ce quartier pavillonnaire s'étend jusqu'à la rue des Maltâches, actuelle rue de la Paix. Trois arbres d'essences différentes séduisent la claveciniste, elle pourra les contempler de la baie du salon. C'est certainement un coup de foudre qu'éprouve Wanda car, dès le 7 septembre, elle signe l'acte d'achat de la propriété en l'étude de Maître Wattin-Augouard à Paris. Le mois suivant elle achète également une concession au cimetière de Saint-Leu ce qui est une preuve de sa volonté de s'installer définitivement dans cette petite ville qui compte alors 5500 habitants. Il faut reconnaître que l'environnement est agréable. D'un côté la forêt domine le village, de l'autre la plaine s'étale avec ses champs et ses vergers... »



Un petit temple de l'art édifié par l'architecte Moreux à Saint-Leu pour une école de musique ancienne. — Ph. Lodynski.

L'activité déployée par Wanda Landowska l'été à Saint-Leu, combinant concerts, cours privés et publics, travail de recherche et d'enregistrement, génère une animation intense. Une cohorte de visiteurs débarque à la gare chaque dimanche d'été pour le concert hebdomadaire donné à partir de 1927 dans le Temple de la Musique, inauguré dans sa propriété en présence d'Alfred Cortot. **Elle reçoit toutes les célébrités du monde artistique** : musiciens bien sûr (Georges Auric, Darius Milhaud, Arthur Honegger, Henri Sauguet, le jeune Horowitz, José Iturbi), mais aussi écrivains (Paul Valéry, Georges Duhamel, Jacques de



Lacretelle), peintres et sculpteurs (Blanche, Aristide Maillol). Le cinéaste Jean Grémillon et **Francis Poulenc** sont des habitués du lieu. Ce dernier, que Wanda avait connu aux soirées de la Princesse de Polignac, une habituée de Saint-Leu, composa ici son Concert champêtre.

De nombreux élèves arrivaient de l'étranger pour loger dans la grande villa ou chez l'habitant ou dans les pensions de famille. Au-delà de cette activité bénéfique au commerce, certains en évoquaient le caractère perturbateur. Jardiner au son du clavecin n'était pas toujours du goût de tout le monde. Les files de voitures en stationnement les jours de concert troublaient la

progression des nombreuses carrioles locales...

N'oublions pas que c'est à Saint-Leu que naquit **Denise Restout**, celle qui deviendra la fidèle compagne et assistante de Wanda Landowska et qui la suivra aux États-Unis lors de son départ précipité en 1940, pendant vingt-cinq ans jusqu'à son décès en 1959. rue du Plessis dans une famille de musiciens, c'est par Denise rencontra Wanda en 1933, alors qu'elle conseils afin de se consacrer au piano.



suivra aux États-Unis l'accompagnant au 30 hasard que recherchait des

Saint-Leu a toujours hébergé de nombreux musiciens. C'est encore le cas aujourd'hui.



François René Duchable a habité un temps rue Jeanne d'Arc et de nombreux enseignants et interprètes renommés habitent aujourd'hui notre commune.

Deux chanteuses lyriques vécurent à Saint-Leu : **Marguerite Joye et Suzanne Juyol** (1920-1994). Cette dernière participa à un gala exceptionnel au profit du Service social de la Ville à la salle du Casino de Saint-Leu le 11 mai 1948 où elle chanta Werther, Tosca et Faust,



accompagnée par son époux Victor Serventi. Au programme de cette soirée figuraient aussi Mary Marquet qui récita des poèmes de Baudelaire, Anna de Noailles, Verhaeren et Marceline Desbordes-Valmore.

La Bibliothèque et les écrivains

La Bibliothèque

Dans les années 1930, la bibliothèque municipale était installée en mairie. La première création d'une bibliothèque populaire municipale à Saint-Leu remontait à 1872. Elle fut d'abord implantée dans l'ancienne mairie qui occupait la partie centrale du bâtiment de l'École de Filles de la place du Marché. En 1893, elle déménagea avec le reste des services municipaux dans l'hôtel de ville actuel, où fut également installée l'École de garçons.

Entièrement réorganisée à la suite d'une délibération du conseil municipal du 11 juin 1906, elle rouvrit ses portes le 18 novembre suivant. La couverture d'un catalogue daté de 1910 permet de constater que les horaires d'ouverture étaient larges : « *tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés de 2 heures à 5 heures et chaque vendredi non férié de 8 heures et demie à 10 heures du soir* ».

A cette date la bibliothèque disposait d'au moins 1500 ouvrages dont celui d'Auguste Rey, maire de Saint-Prix, déjà cité comme historien régional renommé, sur *Le naturaliste Bosc ou Un Girondin herborisant*. En philosophie, figure en bonne place le *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte.

En 1931 les horaires d'ouverture devinrent beaucoup plus restreints : « *deux fois par mois, le deuxième mardi de 20 heures à 22 heures et le quatrième samedi de 15 heures à 17 heures* ». Le prêt aux moins de 16 ans était subordonné à « *la garantie des parents* ». Un conseil municipal du 6 février 1931 évoqua même l'opportunité de fermer la bibliothèque « *en raison du nombre infime de lecteurs...* »

La bibliothèque fut installée en 1952 dans un local spécifique réalisé en surélevant la salle de la Rotonde de la mairie. Elle y demeura seize ans, le fonds passant de 2888 à 8235 livres sur la période.

En 1968 elle s'installa rue Émile Aimond, au premier étage de l'ancienne perception. En 1975 elle fut à nouveau déplacée dans un bâtiment préfabriqué situé dans le jardin de la perception. Ce n'est que le 10 novembre 1990 que fut inaugurée l'actuelle **bibliothèque Albert Cohen** du 4 avenue de la Gare dans une maison privée, construite dans les années 1920 en pierre de Vigny par l'architecte *Bombart* et qui fut longtemps occupée par l'agence immobilière *Poirot* avant d'être rachetée par la Ville. En janvier 1993 le secteur jeunesse, géré depuis l'origine par une association de parents d'élèves, devint municipal. Aujourd'hui la bibliothèque possède un fond d'environ 30000 références et elle se prépare à un nouveau déménagement dans le cadre du projet de médiathèque dont l'ouverture est prévue dans la plaine des Diablots fin 2011.



Eyvind Johnson, Prix Nobel de Littérature :

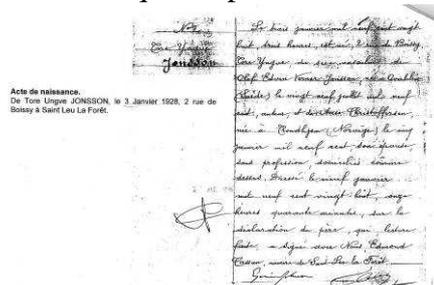


Dans le monde littéraire on ne peut oublier d'évoquer Eyvind Johnson (1900-1976), écrivain suédois, chef de file du roman prolétarien et Prix Nobel de Littérature en 1974 qui s'installa la même année que Wanda Landowska au 2 rue de Boissy, dans un modeste appartement sous les combles au 3^e étage. Il se maria à Saint-Leu le 20 décembre 1927 et y déclara la



naissance de son fils *Tore Ungve* le 3 janvier 1928. Il quitta la ville en 1930 après y avoir rédigé deux romans *Ville dans les ténèbres* et *Lettre recommandée*.

Il décrit sa venue à Saint-Leu dans *Personnel, Politique, Esthétique* comme « *un tournant de vie* ». Il évoque aussi dans *La marche du temps* la musique inspirée de Wanda Landowska, si proche de lui physiquement mais si éloignée socialement : « *Dans la villa, seules deux ou trois fenêtres étaient éclairées. Le temple de la musique au fond du parc était éteint et plus personne ne jouait. La musique était peut-être partie en voyage, loin de l'hiver et de la pluie* ». Il poursuit dans *Personnel, Politique, Esthétique* : « *Les soirs de printemps, nous nous tenions à notre fenêtre ouverte et nous écoutions les sons harmonieux qui montaient d'un temple dans le parc d'une villa. J'avais fait la connaissance d'un journaliste polonais dans le lointain Paris et il m'avait parlé du temple de Saint-Leu. Ce temple était la création de sa sœur. Nous devinions que c'était elle qui jouait du clavecin. Elle s'appelait Wanda Landowska... »*



Il souffre de son sort : « *Le manque d'argent se faisait de temps en temps sentir. Nous pouvions acheter à crédit à la boutique d'alimentation où, pour quelque obscure raison, peut-être à cause de nos vêtements de tous les jours relativement passables, on croyait que nous jouissions d'une économie bien ordonnée... Et on pouvait cueillir d'excellentes châtaignes dans la forêt. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'elles avaient un goût un peu fade si on était obligé d'en manger plusieurs jours de suite... »*

Nous sommes bien loin des propos de **Francis Poulenc** évoquant pour Wanda ses souvenirs de Saint-Leu : « *Les cerises de votre jardin de Saint-Leu se retrouvent dans ma bouche... Je confesse en avoir dérobé un certain nombre à l'époque quand je n'étais qu'un apprenti musicien. Alors que je me demande chaque jour si ma musique survivra, je me souviens que vous m'aviez donné l'illusion qu'il en serait ainsi... »*

Mauclair, Miomandre et le prix Goncourt de Saint-Leu :



Camille Mauclair, écrivain maudit, dont l'œuvre est redécouverte dans le cadre d'études universitaires récentes, est né en 1872. Il s'installa à Saint-Leu dès 1904 dans une petite maison située tout en haut de l'actuelle rue du professeur Curie, à l'angle de la rue de Chauvry, où il reçut de nombreux artistes dont Auguste Rodin.

De son vrai nom Séverin Faust, il abandonna les études pour se consacrer à l'écriture et en particulier à la poésie. Il devint rapidement un auteur prolifique capable d'œuvrer dans tous les genres littéraires : critique d'art pour le *Mercur* de France, récit de voyages, musique et danse, philosophie, roman ; on ne compte pas moins d'une cinquantaine d'ouvrages rien que dans le domaine de la critique d'art. Ses récits de voyages couvrent tous les pays du pourtour méditerranéen.



Se considérant comme l'élève de Mallarmé avec lequel il entretenait une correspondance régulière, il devint un ardent défenseur du symbolisme. Adversaire violent de certains courants modernistes il s'opposa à l'innovation dans l'art et notamment à l'impressionnisme, au fauvisme, au cubisme et au futurisme, qu'il considérait comme générateurs de « *petites horreurs* ». Passéiste et replié sur l'heureux temps de sa jeunesse, il ne vit dans l'art moderne « *qu'une farce* ».

Bien que dreyfusard dans sa jeunesse, son refus de la nouveauté l'entraîne parallèlement à développer une idéologie raciste et xénophobe l'amenant à écrire pendant l'occupation dans la presse collaborationniste de virulents articles dans lesquels il se réjouit des mesures antijuives et développe des théories anglophobes et antisémites : « *Collaborer c'est effacer 20 ans d'erreurs* » écrit-il dans le *Matin* du 9 novembre 1940 et, le 13 décembre

1941 : "La jeune peinture française, libérée des métèques et des juifs, va renouer avec sa vraie tradition"..

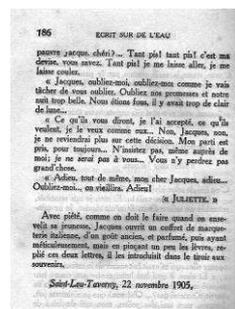
À la Libération, il fut inscrit sur la liste des écrivains interdits, et le Front national des Arts réclama sa tête. La maladie, et sa mort le 23 avril 1945, lui firent échapper au châtement. Il avait déjà quitté Saint-Leu, abandonnant son « *petit ermitage* » à la bienveillance des autorités, assuré que « *les Allemands avaient de la considération pour les écrivains et artistes français...* »

Cette considération qu'il revendiquait, elle semble déjà avoir été refusée à Mauclair quand en 1920 la menuiserie Demange, qui venait d'obtenir une partie du marché des cercueils destinés au transfert des dépouilles des militaires morts pour la France vers leur lieu de sépulture, l'importuna notoirement par le bruit incessant du travail des scies en continu 24 heures sur 24. Il se plaignit vainement auprès des autorités du trouble de voisinage occasionné à son « nid douillet » par l'entreprise située rue de Chauvry ...

On ne parlerait guère de Mauclair s'il ne permettait pas d'introduire **Francis de Miomandre** qui rédigea en 1905 dans *l'Ermitage* de Saint-Leu, appartenant à celui qu'il appelait alors « *son grand patron* », le roman *Écrit sur l'eau* qui obtint le sixième **Prix Goncourt en 1908** contre, entre autres *L'enfer* d'Henri Barbusse. (Le premier Goncourt ayant été décerné le 21 décembre 1903 à John-Antoine Nau pour *Force ennemie* par six voix contre trois à Camille Mauclair pour *Ville lumière*).

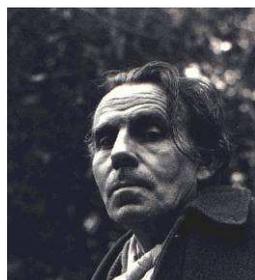


En 1900, Miomandre, de son vrai nom François-Félicien Durand, rencontra Mauclair, alors en villégiature à Marseille. Ce dernier cherchait un secrétaire et embaucha le jeune homme de 20 ans. « *C'est lui qui me parisianisa* » dit Miomandre. Chez Mauclair il fit la connaissance de **Claudé**, convié à assister à la première représentation de *Tête d'Or* dans leur théâtre de marionnettes. Mauclair était en effet homme de théâtre et avait fondé le *Théâtre de l'Œuvre* en 1893. Le débutant fit rapidement son trou, rivalisant avec son maître ne serait-ce que sur le plan de la vigueur pléthorique de la plume : on recense plusieurs milliers de ses articles rédigés pour plus de deux cents journaux. Avec Mauclair, il participe à la publication des œuvres complètes de Jules Laforgue pour le compte du *Mercure de France*.



Il quitta Mauclair pour devenir secrétaire de Félix Fénéon à la galerie Bernheim. Surnommé par Cocteau « *L'Ami Omandre* », il séduisit Paul Léautaud par ses qualités. Malgré son talent de traducteur de la littérature espagnole et le caractère léger et fantasque de ses œuvres, il ne résista pas à l'épreuve du temps et mourut oublié en 1959 après avoir collaboré aux *Nouvelles littéraires* pendant plus de trente-cinq ans.

Céline, propriétaire à Saint-Leu



En janvier 1933, Miomandre avait pris la défense de **Céline** (à l'état-civil Louis Destouches) dans un article où il déplorait « *la majestueuse imbécillité des chroniqueurs des grands journaux* » qui critiquaient violemment son *Voyage au bout de la nuit*.

C'est ce même Céline qui est curieusement associé à Saint-Leu, nullement pour son œuvre littéraire, mais pour ses démêlés avec le locataire de sa propriété du 38 Grande rue, actuel 44 rue du Général Leclerc.

Louis Destouches vint à Saint-Leu en juin 1935 visiter l'immeuble appartenant à Vincent Lefèvre et occupé par *André Pinson*, entrepreneur de plomberie et de couverture. Il est

vraisemblable que cette démarche fut le résultat d'une rencontre qu'il eut avec le vendeur à Bougival chez le peintre Henri Mahé que Destouches fréquentait.

André Pinson était locataire d'une partie de la propriété selon un bail signé le 3 janvier 1928 pour une durée de 12 ans. Il sous-louait l'autre partie. Il avait pour voisin immédiat le vétérinaire Georges Roy, maire de Saint-Leu à la Libération, au 36 de la Grande rue. La



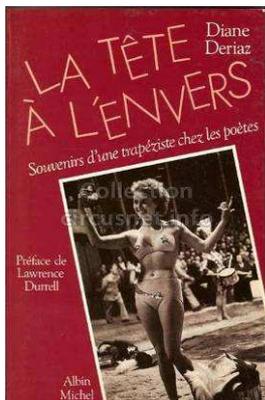
construction initiale est antérieure à 1830 et comprend une maison et deux appartements soit une surface totale de 340 m² au lieu-dit *Le village*. Céline l'acquiert pour le prix de 89.960 francs payés comptant.

De nombreux désaccords émaillèrent les relations entre le bailleur et son locataire. Tous deux sont de fortes personnalités, ce qui les conduisit à certains échanges quasiment conflictuels... Le 20 septembre 1944, Madeleine Pinson adressa à Céline une lettre recommandée pour l'informer des dégâts subis par sa propriété du fait d'un éclat d'obus sur sa façade, à la Libération. Cette lettre resta évidemment sans réponse, Céline étant parti de France pour éviter des lendemains désagréables...

C'est en 1951 que l'immeuble devint la propriété de ses locataires Pinson après une transaction, pour la première fois courtoise, avec le propriétaire! Il le restera jusqu'au 10 janvier 1977, date de la vente à M. et Mme Choynet, bien connus pour leur boutique *Les Caves de Saint-Leu*, récemment fermée.

Diane Deriaz et Olivier Larronde

On ne peut quitter le monde des célébrités artistiques et littéraires de Saint-Leu sans évoquer **Diane Deriaz** qui vit à Saint-Leu depuis 1932 et qui a raconté ses souvenirs dans *La tête à l'envers*.



Sa famille s'installa dans une « *petite maison rurale* » encadrée de deux étroits jardins : « *Je l'habite toujours aujourd'hui* » écrit-elle. Laissons-là nous conter quelques souvenirs vécus :

« *J'allais avec mes parents assister aux concerts de l'harmonie municipale ...Je découvris le cinéma en allant dans le somptueux cinéma de Saint-Leu où l'on réservait ses places comme au théâtre et où, après les attractions de l'entracte avec Georges Guétary et Paul-Émile Deiber, j'éprouvai l'un des chocs de ma vie en voyant Sessue Hayakawa dans « Forfaiture »...J'avais sept ans et demi [1934] quand, au cours d'une kermesse, je vis un numéro extraordinaire sur le toit de l'école de filles : Un acrobate en smoking... Il s'appelait Edmond Rainat... Cet homme, qui venait de m'éblouir était un vieux monsieur de 63 ans...Il habitait Saint-Leu, pas très loin de chez nous... Un an après notre rencontre, j'avais huit ans et demi, Rainat voulait faire de moi une professionnelle... Un journal m'appela « la Shirley Temple du trapèze »... On avait installé un trapèze dans notre jardin [près de la place des Martyrs de la Libération]. Entre le marronnier et un mur, mon père fixa la barre de soutien... Pendant trois ans je fus applaudie et pelotée dans les kermesses... Mais Rainat fut tenu de partir... Fini l'entraînement dans son jardin qui longeait une voie ferrée et où plongeaient les regards des conducteurs de locomotives qui ralentissaient en nous voyant... [1936]*

Je traversais un long désert quand, à l'école, j'éprouvai un coup de foudre, un coup d'amour, cette chose merveilleuse et épouvantable. Pour une petite fille, de deux ans plus jeune que moi... Myriam Larronde...C'est un miracle qu'elle, puis son frère, qu'elle me présenterait un mois après, m'aient acceptée comme amie... Les Larronde allaient devenir ma deuxième famille, non ma vraie famille, et Olivier le grand amour de ma vie ...Ils m'ouvrirent les portes de leur demeure, à trois cents mètres de chez moi... Le père [Carlos Larronde]...était avant tout poète...Olivier...ses



maîtres étaient les poètes et les œuvres. ..Grâce à lui, à douze ans [1938], j'ai lu *Lautréamont...* Ses poètes préférés étaient *Baudelaire, Verlaine, Nerval, Artaud, Cocteau...* Olivier connaissait et adorait les surréalistes...

Une tragédie s'abattit sur la famille Larronde en 1939. Carlos, âgé de cinquante ans environ, eut une attaque cérébrale... Il mourut... Olivier hurla pendant trois jours et trois nuits... Le choc subi préparait sans doute les crises d'épilepsie qui l'affecteraient plus tard... Deux ans après, le destin frappa de nouveau... Olivier me rejoint. Mimi était morte. Mimi c'était Myriam... Ma passion pour Myriam s'est reportée sur Olivier...

Olivier Larronde partit en 1943, à 16 ans, pour Paris [1943] où il rencontra Cocteau et son groupe. Garçon timide, mais qui très vite se révéla, selon la description de Jean Cau, «**l'archange poète de l'après-guerre, couronné de génie, de grâce, de jeunesse, de folles insolences, d'incroyables culots, de beauté déchainée**», Cocteau le présente à Jean Genet. «*Genet, bouleversé par ses poèmes, se mit à pleurer*».

A la fin de l'année 1944, toujours grâce à Genet qui, se promenant avec son éditeur Marc Barbezat, lui présenta le jeune homme en ces termes : «*Voilà un très grand poète que vous allez éditer*», le premier ouvrage d'Olivier Larronde, *Les Barricades Mystérieuses*, est publié. Barbezat se souviendra de cette rencontre : «*Olivier Larronde avait 17 ans. C'était un enfant d'une beauté fulgurante, poète marqué du signe de la beauté, comme si le physique était le creuset de l'âme*». Salué par Sartre, Queneau, Giacometti - qui illustra plus tard l'édition de *Rien, voilà l'ordre* - ou Octavio Paz qui «*s'éblouit de découvrir un "voyant" à mi-chemin entre Maurice Scève et Mallarmé*», Larronde symbolise le poète maudit. Emporté par l'opium et la maladie, il mourut à 38 ans le 2 novembre 1965.

Diane Deriaz lui a dédié un court poème :

«*Mon bel Olivier:*

Pour moi, c'était un prince, radieux, gai, qui jouait sur les mots avec une rapidité un peu semblable à la vitesse des patins à roulettes sur lesquels nous nous envolions.

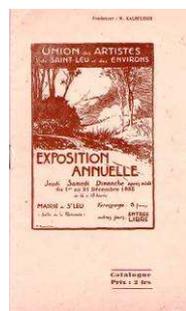


Autoportrait 1943

Collection Diane Deriaz

Les peintres et L'Union des artistes de Saint-Leu

L'Union des Artistes de Saint-Leu et de ses environs, l'ancêtre d'*Arts pluriels*, fut fondée par Georges Kalbfleisch afin de regrouper et de faire mieux connaître les artistes peintres installés dans la région. L'idée de créer une Maison des Artistes devait également découler de cette création. Elle fut reprise en 1938 lors du concours d'architectes lancé en vue de la réédification de la Croix Blanche.



Le programme de l'Union, illustré par Baeschlin, comprenait l'organisation d'une exposition annuelle. La première eut lieu du 1^{er} au 21 décembre 1935 à la salle de la Rotonde de l'Hôtel de Ville.

Le Comité d'organisation était composé du Président *Louis Moreau*, de la Vice-présidente *Mme Francine Richard-Hennecart* de Taverny, de la Secrétaire *Madeleine Dambrun*, du Trésorier *Pierre Baeschlin* ainsi que de *MM. Chatillon, Lompré, Poulain et Texier*, ces deux derniers architectes de leur état. L'architecte Texier habitait 48 rue du Plessis, actuelle rue de la

Forge, où l'on peut encore voir sa belle maison en briques rouges.



Les collections municipales conservent un certain nombre d'œuvres acquises à cette époque auprès des membres les plus célèbres de l'Union.

On peut retenir parmi ceux-ci **Pierre Baeschlin (1886-1958)** qui habitait 47bis rue de Paris. A travers son jardin où il entretenait une petite roseraie, on gagnait un petit atelier

dominant la forêt. Il est l'auteur de toiles très fleuries et de représentations de l'avenue de la Gare, du Passage du Pied Gravier/Gallieni ou de la place de la Forge conservées dans les collections municipales.

Ont également exposé en 1936 Jane Coeffier (« *La Fontaine de Boissy* »), Madeleine Dambrun, Madeleine Ducharne (« *Le château de la Chaumette* »), le maire Georges Favre déjà cité, Marcel Fournel (« *Les Champs derniers* »), Georges Fressard, Maurice Guénot, Jules Humbert, Louis Lompré (« *Le Chemin Cordier* »), Marie-Louise Moreau, Gérard Philbert , Ernest Sperlaeken (« *Paysage rue de la Marée* »), Marcel Texier, Paulette Vignau, Albert Villaume (« *Printemps à Saint-Leu* »).

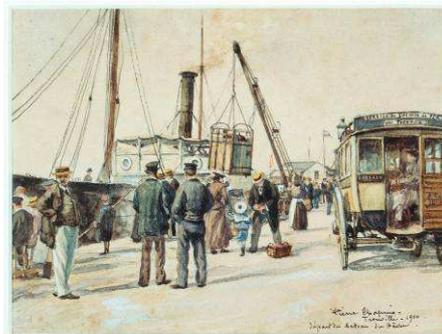
Un célèbre peintre qui a donné son nom à une rue de Saint-Leu et dont on trouve encore certaines œuvres sur le marché de l'art est **Pierre-Marie Chapuis (1863-1942)** qui vécut à Saint-Leu de 1912 à 1932. Né dans un milieu modeste, très doué pour le dessin, il n'a pu suivre les cours de l'École des Beaux arts pour des raisons matérielles. Comme son père travaillait dans l'administration des théâtres, il put placer son fils comme apprenti chez des décorateurs. Pierre-



Marie Chapuis travailla notamment pour le théâtre Antoine à Paris. Il s'installa en 1912 à Saint-Leu, où il se consacra entièrement à la peinture. S'inspirant du néo-impressionnisme, il aimait peindre en forêt, ce qui ne l'empêcha pas de croquer des *Permissionnaires* en juillet 1915 sur la place de la Mairie, une toile qui est propriété municipale. Le musée Pissarro de Pontoise et le musée de Trouville exposèrent cette œuvre lors d'une exposition en son hommage en 1986.



Dans les collections de la Ville de Saint-Leu figurent également une toile de Camille Mauclair (encore lui !) datée de 1938 et représentant le « *Panorama de la vallée vu depuis le chemin des Claies* » ainsi que les célèbres « *Bœufs de la Source Méry* » dus au talent de Pierre Fieulaine et le « *Lavoir de l'Eauriette* » par Georges Favre. La « *Place de la Forge* » est également l'objet de plusieurs toiles intéressantes.



Les époux Macaigne, bienfaiteurs de Saint-Leu :

En 1936 est publié aux éditions Aimé Legrand l'ouvrage de Maxime Hector Jules Macaigne et de son épouse Sonia de Kachperoff, tous deux connus pour leur dévouement aux habitants de St Leu, intitulé *La vie dictée par la science*.

Le professeur Macaigne, né en 1862 et mort en 1944, reçu à l'internat en 1888, élève du Dr Roux, fut médecin militaire major de 1^{ère} classe à Versailles et fut également l'auteur d'un *Précis d'Hygiène* en 1911. Son épouse est demeurée célèbre pour le développement des hôpitaux militaires mobiles dont elle prôna l'utilisation durant la 1^{ère} guerre mondiale. Leur propriété de l'avenue du Parc fut léguée à la municipalité en 1941 afin d'être utilisée afin d'y créer un centre d'accueil pour les personnes dans le besoin. Devenue parc communal, elle abrite aujourd'hui la *Maison d'Accueil spécialisée* depuis 1987.



SAINT-LEU DANS LA PRESSE LOCALE DES ANNEES TRENTE

Le **10 février 1934**, on compte 22 chômeurs à St Leu.

En **janvier 1935** une **manifestation de chômeurs** a lieu devant l'Hôtel de ville dirigée par Marius Bourbon, peintre de 19 ans au chômage. Les manifestants seront dispersés par la gendarmerie et la famille Bourbon incarcérée un mois.

Dans le « Progrès de Seine-et-Oise » du **24 février 1934** on peut lire sous le titre « *Sens unique ou sens inique de la Grande Rue* » : Une pétition de 122 commerçants a été signée le 10 février pour protester contre « *la mise en sens unique de la Grande Rue qui nuit au commerce* ». Le 4 août se tient une Assemblée générale des commerçants et le **11 août** l'ensemble des boutiques (sur près de 150 commerçants, une quinzaine seulement restèrent ouverts) ferment leurs portes de 14h à 18h.

Aux **élections municipales de 1935**, *Georges Favre* est élu à une centaine de voix près en remplacement d'*Edmond Cassan*, à la tête de la Ville depuis 1919. Le problème du sens unique y fut, semble-t-il, pour beaucoup...

COMMERCE ET ARTISANAT A SAINT-LEU-LA-FORET ENTRE-LES-DEUX-GUERRES

Une grande diversité d'activités et de corps de métiers :

La liste des activités d'une petite ville comme Saint-Leu-la-Forêt à une époque donnée est d'autant plus intéressante qu'elle peut être embrassée d'un seul regard, que l'on peut mieux identifier ce qui a disparu et ce qui perdure, établir des liens avec le connu.

Par exemple, la source Méry dont chacun connaît l'emplacement en haut de la rue du Château, embouteillait l'eau de la source, mais commercialisait aussi les bières Forta et de la limonade. Mais elle n'était pas la seule activité industrielle, loin de là, car il y avait à Saint-Leu-la-Forêt, entre les deux guerres, une poterie que remplaça une pittoresque fabrique de talons de bois, une biscuiterie, une fabrique de paletots de cuir, une d'encaustique, plusieurs ateliers de boîtiers de montres (la sous-traitance ne date pas d'hier), un établissement d'huiles industrielles et de savons, la fabrique Gold Starry qui fabriquait des porte-plume réservoirs, ainsi que les ateliers Mica (certains d'entre vous se souviendront de cette feuille transparente placée devant le foyer des poêles, qui permettait de surveiller le feu, et de profiter de sa magie). Tout cela a disparu, n'a pas été remplacé ou a été déplacé par la création, il y a une trentaine d'années, de la zone industrielle, plus anonyme, et dont l'activité n'affecte plus autant le cœur de ville.



Et que dire des commerces, dont certains ont disparu, comme le marchand de parapluies, les marchands de chevaux (dont il restait il y a encore peu de temps une trace d'enseigne, rue de Paris), le grainetier, le fourreur, le modiste, les poissonniers, le confiseur, et jusqu'aux horlogers et bijoutiers (la bijouterie Caille a laissé, il y a quelques années, place à un coiffeur), aux marchands de chaussures, aux merceries, au magasin d'articles de sport et de cycles ? Et, bien sûr, les marchands de

charbon n'ont pas survécu à l'installation des chaudières au gaz et au fioul.

Parmi les disparitions, citons aussi des vieux métiers, comme les tonneliers, le bouchier, le ferblantier, les charrons-maréchaux, le matelassier, les installateurs de TSF (mais nous avons aujourd'hui les paraboles, les dépanneurs en informatique et autres nouvelles technologies...), et, bien sûr, l'activité agricole, puisqu'il y avait encore, à l'époque, une exploitation forestière, une ferme au 15 rue de l'Ermitage, et deux horticulteurs, dont l'un au 19 de la même rue. On trouvait d'ailleurs graines, fourrages et pommes de terre en ville, ainsi que plusieurs laiteries et crémeries dont la matière première venait à n'en pas douter de fermes voisines.

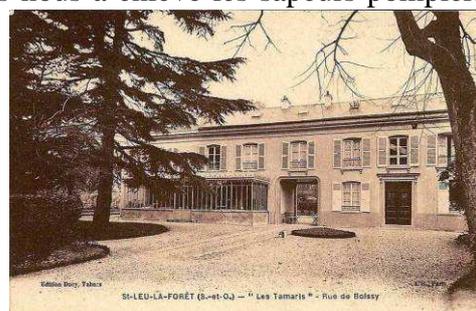
Nous avons aussi perdu deux gardes-barrières, dont l'un, installé rue de Pontoise (actuellement rue du Général De Gaulle), s'appelait Dieu ! Ça ne s'invente pas... et le nom existe toujours. Souhaitons qu'il n'en soit pas de même pour le nom du professeur de culture physique, qui ne savait pas encore comment son patronyme allait être illustré par la suite : le malheureux s'appelait Louis Hitler...



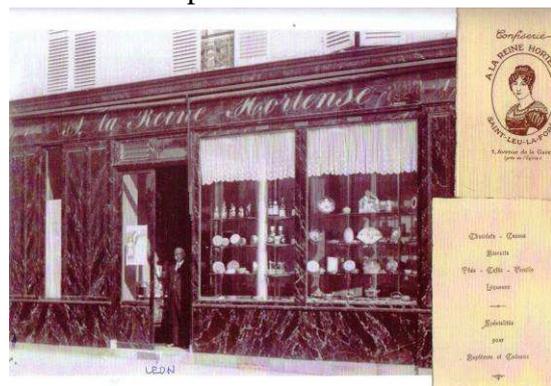
Parmi les commerces toujours existants, on trouve bien sûr les boucheries, charcuteries, boulangeries et pâtisseries dont l'activité n'a pas changé fondamentalement, même si leur nombre a été réduit par l'arrivée des grandes surfaces. En revanche, l'on trouve à Saint-Leu entre les deux guerres le chiffre impressionnant de 24 épicerie ou commerces d'alimentation générale, dont certaines se diversifient en vendant aussi du fromage et des volailles, des couleurs et des vernis, ou font aussi café ou buvette... Le nombre des coiffeurs a également baissé, puisqu'ils étaient 12 à l'époque, dont deux vendaient aussi de la parfumerie. La seule activité qui semble s'être multipliée est celle de la banque - puisqu'il n'y avait à l'époque qu'une seule banque, la Société générale - tandis qu'il existait déjà 9 agences immobilières !

Tout aussi étonnant, le nombre de cafés, d'hôtels et de restaurants : 24, auxquels il faut ajouter 5 pensions de famille, dont l'une, Les Tamaris, vous dira quelque chose, puisqu'elle est maintenant transformée en maison de retraite.

Le regroupement moderne des services collectifs nous a enlevé les sapeurs-pompiers et l'hôtel des ventes, tandis que l'installation des salles de bains dans tous les logements nous a privés du pittoresque établissement de bains-douches qui se trouvait au 13 rue de Pontoise, à la même adresse et avec le même propriétaire qu'un commerce de matériaux de construction.



Deux métiers, pour marginaux qu'ils soient, paraissent refléter une réalité sociale de l'époque : professeur de sténo et d'anglais, pour l'un, de sténo et de français pour l'autre. Sans doute répondaient-ils à la demande de formation des femmes en voie d'émancipation ?



Ce n'est probablement pas le seul point de conjonction entre la petite histoire de notre ville et la grande histoire nationale : vous apprendrez par exemple comment Marcel Barbu, candidat atypique à l'élection présidentielle de 1965, a été à l'origine de l'installation dans notre région, d'ateliers de fabrication de boîtiers de montre.

Et bien d'autres choses encore...

La confiserie « A la Reine Hortense »

On ne peut pas parler commerces à Saint-Leu

sans citer le célèbre magasin de douceurs sucrées créé par Léon Delhaye en 1930. Situé au 1 de l'avenue de la Gare, il commercialisait des confiseries de luxe portant la marque emblématique de l'ancienne duchesse de Saint-Leu. Ce sont deux des filles de Léon, Jeanne et Suzanne, qui tinrent la boutique pendant trente-sept années, épaulées les dernières années par leur nièce Colette.

Voici le **témoignage** qu'en a laissé le petit-fils du fondateur, Michel né en 1929 :

« C'était une confiserie fine, haut de gamme, elle était située au 1 avenue de la Gare, elle était



le symbole du contact du « quartier des meulières de la gare » avec le village. En fait ce magasin de luxe ne correspondait pas à la clientèle des vignerons, des maraîchers et des boutiquiers de Saint-Leu, qui achetaient leurs bonbons et leurs gâteaux dans les boulangeries et les pâtisseries du pays. Notre



clientèle était celle des « petits bourgeois » du quartier des meulières et des maisons bourgeoises installées sur le coteau à l'emplacement du parc de la Reine Hortense, appartenant à des cadres supérieurs, notamment des chemins de fer. On y retrouvait aussi la population aisée des environs de Saint-Leu, qui venait là pour avoir le cachet de la *Reine Hortense* sur le cadeau qu'elle voulait offrir. Le magasin brillait



de mille feux renvoyés par les miroirs qui couvraient ses murs et par ses étagères de cuivre passées au Miror plusieurs fois par semaine. L'odeur de l'encaustique sur ses



meubles de chêne massif se mêlait aux effluves des chocolats, des marrons glacés et des truffes achetés chez les meilleurs fournisseurs et vendus dans de superbes vases en cristal de Bohême ou dans des bonbonnières en faïence de Gien. A chacun de nos passages à la confiserie, plusieurs fois par jour lorsque nous étions en vacances, mon grand-père [Léon Delhaye] et mes tantes [Suzanne et Jeanne Delhaye], nous faisaient goûter, à ma sœur et à



moi, leurs meilleurs biscuits et leurs derniers bonbons, pour former notre goût. C'était un régal perpétuel. Quand aux fêtes de Noël et de Pâques, nous avions le droit de manger à la cuiller les miettes de marrons glacés et de truffes, ainsi que les chocolats cassés,



restés au fond des cartons d'emballage, nous ne nous arrêtons qu'aux premiers signes de « mal au cœur ».

La confiserie ferma ses portes en 1967 ; La marque fut rachetée et exploitée quelque temps par la boulangerie Riffard au 5 rue de Paris.

Le marché

Témoignage : Laissons Clémentine, déjà citée, nous présenter sa vision du marché dans les années 1930 :

« Les fins de semaine étaient attendues impatiemment par Clémentine qui s'ennuyait tout de même un peu de ses parents. Le samedi, Clémentine mettait sa petite main dans celle de sa maman et l'on descendait la colline jusqu'au marché. Ce qui la frappait beaucoup, en descendant la rue de Chauvry, c'étaient ces gros percherons attelés à leur voiture de maraîchers, qui patientaient toute la matinée, donnant de grands coups de sabot sur le sol, pour faire passer le temps. Parfois, un maître compatissant venait apporter un ballotin d'avoine dans lequel le cheval plongeait son gros museau fumant. On arrivait sur cette place du marché plantée de vieux marronniers et de tilleuls où les commerçants déballaient leurs produits sous les bâches préparées la veille au soir.

On trouvait, sur ce marché, un peu de tout. Comme aujourd'hui, alors ? Non, c'était plus coloré, plus varié, plus sonore aussi. Des commerçants disparus maintenant, déballaient leur marchandise : des épiciers, des marchands de produits d'entretien (chacun fouillait ici et là pour chercher son rouge à lèvres, sa poudre de riz, sa lessive), des marchandes de volailles vivantes, poules, oies, lapins, des étalages d'œufs. Tout cela donnait une note provinciale ; il y avait aussi davantage de marchands de bonneterie, de tissus, de patrons ; les dames cousaient beaucoup alors... Eh oui ! On était loin de l'ère des supermarchés !

Clémentine aimait aussi cette grande et belle cour de ferme pavée (là où se trouve actuellement Marché-Plus). On y entrait par une grande porte et, sur la gauche, se trouvait une sorte de profond cellier où fruits et légumes, d'une fraîcheur incomparable, étaient disposés dans d'immenses paniers. Tout cela sentait bon la terre fraîche ! Les deux dames qui vous servaient avaient de grandes robes grises ou noires tombant jusqu'à terre, ce qui impressionnait Clémentine qui les trouvait très gentilles.

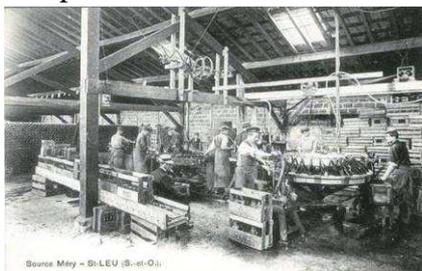
La blanchisserie

C'était une activité prospère à Saint-Leu entre les deux guerres. On peut citer la **blanchisserie Degorce** installée au début du 20^e siècle rue Gambetta et qui fait l'objet d'une intéressante étude de l'AHGHEVO publiée dans le n° 28 de leur bulletin *Nos racines*, la blanchisserie Baudry rue Michelet et la blanchisserie Emmeneker rue du Rû.



L'eau de la Source Méry

Auguste Méry, né en 1868, installa en 1885 sur un vaste périmètre de terrains qu'il acquiert entre le carrefour de la rue de Saint-Prix avec la rue du château et sur le côté droit de cette dernière jusqu'à la rue Pernelle, une entreprise d'embouteillage d'eau minérale qui porte son nom. Cette activité va très vite prospérer. L'eau de la source Méry dite Eau de Saint-Leu, est primée dès 1898 à l'Exposition internationale de Lyon puis à l'Exposition universelle de Paris en 1900. Plusieurs vestiges de



cet ensemble industriel subsistent aujourd'hui avec le bâtiment de la *Maison pour Tous Pierre Boudinet* (ancienne usine d'embouteillage réaménagée), l'ancien restaurant *Les portes du Prince* (construit par Méry à l'emplacement d'un hangar de stockage) avec une entrée de faux rochers - au-dessus de laquelle se trouvait à l'origine une enseigne portant une grande bouteille d'eau de Méry -, le rocher de la source situé dans une propriété privée au fond



de l'allée de la Source et le décor de faux rochers d'une villa buvette visible du Chemin d'Apollon.

La production, garantie par l'état dès 1910, était totalement intégrée puisqu'elle assurait aussi bien l'impression des étiquettes que la fabrication des bouchons et des caisses. Le transport était réalisé en interne avec 40 chevaux et 8 bœufs pour la livraison vers les différents points de vente. La capacité de production dépassa, les meilleures années, les 10 millions de bouteilles et la société employa jusqu'à une centaine d'ouvriers.

La gamme vendue comprenait eaux minérales gazeifiées (avec l'installation complète sur place) ou non, sodas, limonades diverses (dont celle dite *La Providence* à la recette tenue secrète), sans oublier les bières de la marque *Forta*.

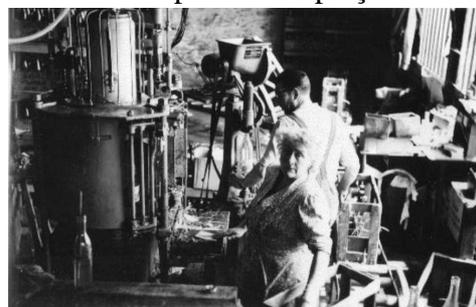


Le site était parfaitement agencé pour recevoir les visiteurs dans une atmosphère de station thermale avec une buvette, de pompeux emblèmes de rochers et de bouteilles agrémentés de deux statues de griffons et même, près de l'usine d'embouteillage, un veau d'or dont se rappelle avec émotion la descendante de la famille du dernier propriétaire. Il y avait aussi un « *Centre national des Arts* » dont l'usage reste inconnu... La publicité était développée

avec ses moyens propres (chariots tirés par des bœufs) mais aussi par affichage sur les transports publics. Le démarchage des restaurateurs est constant, mené souvent par Auguste Méry lui-même.

A la mort de son fondateur en 1930, l'entreprise fut vendue à *M. Alexandre Brion*, également Président du groupement des artisans et commerçants. Sa fille Yvonne épousa *Serge Méry*, fils d'Auguste. C'est cette dernière qui prit en charge la société d'exploitation, la propriété foncière de la source demeurant dans la famille Brion. Remariée en 1937 à Robert Laporte, Yvonne poursuivit l'exploitation et le nom des Établissements Laporte remplaça celui de Méry qui disparut des étiquettes ...

En 1959, la société des Eaux d'Évian reprit l'établissement en intégrant le personnel y compris le couple de *Robert et Yvonne Laporte*, tenta une relative modernisation de l'usine avant de cesser l'exploitation en juin 1973. En 1977, *La Maison pour tous* fut rachetée par la ville qui en fit un centre culturel associatif et un restaurant scolaire. Il en fut de même pour *la Châtaigneraie*, également devenue propriété d'Évian qui avait un temps projeté d'y implanter un lotissement pour loger ses employés.



Gold Starry, « Le stylo qui marche ! »



L'histoire de cette marque commence dans les locaux d'une maison d'édition, chez Delagrave, au début du siècle. **Maurice Jandelle**, représentant de cette société, eut l'idée d'importer des stylos plumes d'Angleterre pour

satisfaire une demande sans cesse croissante. Pour ce faire, il négocia en 1909 une alliance avec une jeune société d'outre-Manche *Conway Stewart*. Les stylos qui portaient à l'origine la marque *Gold Star* devinrent peu après *Gold Starry*. La marque est déposée en



1912. Les modèles n° 36 et 39 en ébonite, à plume rentrante et à remplissage par compte-gouttes sont commercialisés en 1913. Ils portent le logo à l'étoile d'or qui symbolise leur origine.

En 1921 Maurice Jandelle souhaite acquérir son indépendance. Cela tombe bien car depuis 1919 à Saint-Leu-la Forêt, **Paul Jeanvrin** et **André Petit** fabriquent des stylos mais manquent de moyens pour en développer la distribution. Le trio va créer la société Gold Starry accompagnée de son célèbre slogan, « **le stylo qui marche !** »

En 1925 Gold Starry lance ses modèles 256 et 257 en ébonite colorée portant l'inscription *Manufacture française* sur le corps.



En 1927 est commercialisé le premier modèle guilloché



(Le guilloché est une technique de gravure pratiquée mécaniquement : le burin et la pièce sont fixés sur le tour à guillocher et subissent l'un, un mouvement de rotation, l'autre le va-et-vient qui permet d'obtenir par combinaison des traits gravés réguliers). La même année sort le premier modèle avec remplissage à levier.

En 1929, Gold Starry est au sommet de son essor mais se limite toujours aux ventes sur le territoire national. La société produit les premiers modèles en acétate de cellulose permettant un très large choix de coloris et de motifs. La gamme ne comporte pas moins de 150 modèles dont certains remarquables car en or massif, à éléments de cuir ou à clips à boule, tous destinés à faire face à la concurrence américaine.

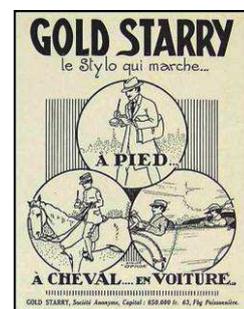
Gold Starry



En 1931 est présentée la gamme *Rapex*. Le système de remplissage à torsion nécessitait de tourner l'extrémité du stylo ce qui entraînait le mouvement d'une barre métallique interne compressant le sac d'encre. Ce système permettait de développer la capacité d'encre par rapport aux traditionnels modèles à remplissage par leviers. En 1933 Gold Starry et son nouveau dirigeant M. Perousse lancent les stylos de petit format haut de gamme. En 1935 la marque arrête la production des modèles à forme rectangulaire pour se limiter aux modèles arrondis. La concurrence anglaise devient intense au lendemain de la guerre. En 1950 Gold Starry tente de se diversifier : agendas, calendriers perpétuels, stylos bille...



En 1959 fut mis sur le marché le *Visor pen*, très différent des autres, en ce sens qu'il bénéficiait d'une technologie résolument nouvelle. Il contenait l'encre dans une sorte de mèche, de buvard, si bien qu'elle n'était pas stockée sous forme liquide, mais imbibée dans une « colobe » textile. La réclame proclamait dans les pages



des magazines : « **Visor Pen, le seul stylo qui ne fuit pas en avion** »



L'atelier de fabrication de Gold Starry se trouvait au 59 rue du Plessis (actuel 1-3 rue Jacques Prevert) et l'on peut encore voir sur l'interphone de l'entrée les initiales G.S.T.S correspondant à *Gold Starry Traitement de Surface*, société créée en 1982 en reprise de la



Bijouterie Alliance et de l'ancienne Gold Starry. Après l'arrêt de la fabrication des stylos en 1980, Gold Starry tente ainsi de se reconvertir en pratiquant la sous-traitance des travaux de polissage et de revêtement des métaux pour les bijoutiers. Le siège est déclaré au 40 rue de la Py Paris 20° avec trois établissements à Cormeilles (Eure), Paris 31 rue Charlot (Qualiteor, Bijoux Stern, De Percin) et Saint-Leu (Qualiteor). La société a été mise en liquidation judiciaire le 27 novembre 2008.

L'industrie horlogère : les boîtiers de montres

Nous faisons référence à une bible intitulée *Théorie de la Boîte et Manutention, des Métaux précieux*, publiée en 1908 et destinée aux « Apprentis Boîtiers », pour introduire une activité étonnante qui occupa jusqu'à une centaine de personnes à Saint-Leu et à Taverny, la fabrication des boîtes de montres, branche à part entière de l'industrie horlogère.

« Pour obtenir un beau travail dans la fabrication des boîtes de montres, il faut du bon métal et un dégrossissage bien préparé qui permette d'approcher autant que possible de la forme des pièces que l'on fabrique ».

« L'apprentissage de boîtier dure trois ans environ ; il se fait généralement chez le fabricant... L'expérience, la pratique font ensuite de l'apprenti l'ouvrier qualifié qui, généralement, se spécialise sur certains travaux... »

Laissons la technique qui mériterait à elle seule que lui soit consacré un Signets

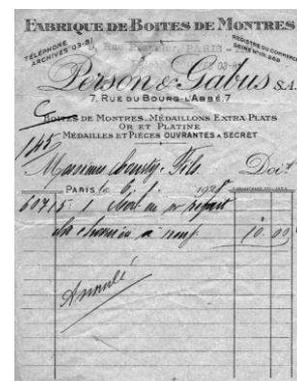


complet et cherchons à situer ces nombreux ateliers dont on explique encore mal la présence dans notre région et qui se multiplient dans notre ville pendant plus de 70 ans entre 1910 et les années 1980... Le développement de l'usage de la montre-bracelet importée des USA pendant la première guerre mondiale est certainement pour beaucoup dans cette prolifération des ateliers venus concurrencer la Suisse, traditionnellement réputée mais dont les produits haut de gamme

étaient peu adaptés à un marché en plein essor.



Les informations sont hélas fragmentaires et manquent parfois de précision mais l'on peut indiquer que la première société installée l'aurait été par *J. Person* au 37 de l'actuelle rue Pasteur. Les établissements Person devenus *Person-Gabus* auraient été actifs jusque dans les années 1980, époque de la construction à leur



adresse d'un ensemble de logements sociaux « Emmaüs ». L'activité de Person aurait alors été reprise par les établissements *Paul Frank et Fils* installés 91 rue de Paris depuis les années 1930 puis par Labout à Beauchamp... Person aurait employé jusqu'à 80 ouvriers

Une chose certaine c'est que *Marcel Barbu*, né le 17 octobre 1907 dans un bidonville de Nanterre et qui sera en 1965 candidat aux élections présidentielles, commença sa carrière en 1923 comme apprenti horloger chez Person. Il y rencontra sa future épouse Pierrette



Vaillant, polisseuse dans la même société. Après son service militaire de 18 mois, il reprend son poste d'ouvrier chez Person pour deux années avant de monter vers 1928, avec son épouse et en un lieu non connu, son propre atelier à Saint-Leu. En 1938 il quitte la Seine-et-Oise pour fonder avec l'appui de Fred Lippmann, futur créateur de Lip, une nouvelle entreprise à Besançon. Mais nous reparlerons de Barbu et de Saint-Leu...



Barbu aurait embauché Pierre Brunner et Barbeau en 1929. Les établissements *Paul Brunner* qui devinrent *Brunner et Fils* s'installèrent en 1931 au 16 puis au 24 rue

d'Ermont. En 1980 cette société employait une quarantaine de salariés. On retrouvera également un établissement *Barbeau et Micaud* qui devint Bijouterie Joaillerie de l'Ile-de-France au 29 rue de Paris à Taverny en 1962.

D'autres noms et d'autres adresses peuvent être cités avec quelques réserves compte tenu du manque d'éléments historiques ...*Georges Lurier* au 15 rue de l'Ermitage en 1964, la *SARL Charmor* au 13 rue des Petites Tannières, la *SOMBMB* au 6 sente de l'Eauriette. *RABIHOR* dirigé par M. Durand semble être le dernier atelier en date. Il ferma ses portes aux Diablots il y a une quinzaine d'années.

A Taverny, on recense encore en 1964 *Boitor* au 2 rue Guynemer, *l'ASM* au 23 rue Guynemer, *Billerey* au 12 rue du trou Samson et *Armand Maze* au 90 rue de Vaucelles.

Tout ceci sans oublier les ouvriers travaillant à domicile comme rue des Villas Pasteur entre autres ...Une certaine légende veut que les ouvriers soient spécialisés entre métaux nobles et métaux communs. Les Suisses furent des pionniers et vinrent à Saint-Leu former les ouvriers du crû, ce qui aurait créé quelques conflits...



Mais revenons à **Marcel Barbu**. Parti à Besançon où il tente de créer sa première entreprise communautaire, il doit gagner la zone libre en 1940 et s'installe à Valence où il crée un atelier-école puis une entreprise communautaire du nom de **BOIMONDAU** (BOItiers de MONtres du DAUphiné). Arrêté pour avoir tenté de protéger ses ouvriers et de leur éviter le STO, il est interné un temps en résidence surveillée avant d'être déporté. Son premier combat politique avait déjà démarré autour d'un projet de

communauté de travail qu'il défendit à nouveau au lendemain de la Libération.

Déçu par son projet communautaire, il s'installe en 1953 à Sannois où il va entamer un nouveau combat pour l'habitation des plus pauvres, lançant un programme de construction d'une cité d'urgence de 200 logements et créant en 1955 l'ACGIS (Association pour la Construction et la Gestion Immobilière de Sannois). Cette dernière qui compta jusqu'à 8000 adhérents va être à l'initiative de la construction de plus de 4000 habitations en Seine-et-Oise, notamment à Sannois et à Saint-Leu.



Ces fameuses « cités Barbu » furent l'objet de bien des débats et Marcel Barbu utilisa la « candidature de la 25^{ème} heure » à la présidentielle de 1965 pour défendre « la voix des sans-voix », celle des « chiens perdus sans collier » et faire avancer « ses petites histoires ».

A cette occasion, il va s'en prendre au maire de Saint-Leu Cyrille Lecomte, auquel il reproche, dans son temps de parole télévisuel, de lui refuser le permis de construire qu'il a déposé parce qu'il considère « les Barbus comme des communistes ». Il aura alors beau jeu d'évoquer les paroles de la maire communiste d'Achères qui, a contrario, le traitait de fasciste... »Quel plus bel exemple d'apolitisme » put-il ainsi s'exclamer !

Le maire de Saint-Leu répliqua dans la presse que les seules raisons de son refus étaient de caractère technique, même si dans un article du Monde il avait exprimé ses réticences pour que Saint-Leu « qui est une ville bien » « laisse les barbuis qui sont des communistes construire chez lui... » Barbu a-t-il vraiment refusé de participer aux frais d'assainissement importants dans la zone humide choisie pour le projet. Les anciens saint-loupiens se souviennent en tous cas de manifestations sur la place du marché pour obtenir le déblocage des permis. Les 78 pavillons objets du litige verront finalement le jour et vous pouvez les apercevoir du côté de la rue des Eaux Vives ou de la rue de la Claire-Fontaine.



Sources bibliographiques

Généralités sur Saint-Leu

- Saint-Leu-la-Forêt* par Marie-Paule Défossez et Solange Bastin Ed.du Valhermeil 1997
- Saint-Leu-la-Forêt à travers les siècles* par André Maillard Jouve 1936
- Saint-la-Forêt* par Henry Caignard Roudil 1970
- Saint-Leu-la Forêt à la Belle époque* publication municipale 1981

- Saint-Leu-la-Forêt et ses environs* par Auguste Méry 1910
- Saint-Leu-la-Forêt Guide touristique* S.I. de Saint-Leu s.d. (1930)
- Saint-Leu-la-Forêt, Saint-Prix, Taverny et leurs environs* S.I. de Saint-Leu s.d. (1936)
- La Révolution française dans la vallée de Montmorency – problématiques et héritages* par Francis Arzalier Thèse d'histoire Annales historiques de la Rév. Française 1992
- Des villages dans l'histoire – la Vallée de Montmorency* par Francis Arzalier Septentrion 1996
- L'Écho paroissial de Saint-Leu-la-Forêt* déc.1935
- La pierre du souvenir* par J.C. Gilquin Ed. du Valhermeil 1994
- L'Hôpital 104 à Saint-Leu-la-Forêt* revue de l'AHGEHVO Nos Racines n°29

Ouvrages de souvenirs

- Les clémentines poussent aussi à Saint-Leu – Une enfance saint-loupienne, suivi du Retour de Clémentine* par Clémentine C. s.d. (2002 et 2010)
- Une enfance insouciant et heureuse dans le Saint-Leu-la-Forêt des années 1930* par le Père M. Thoorens s.d.
- La tête à l'envers* par Diane Deriaz Albin Michel 1988

Sur les associations

- L'impasse du sport rural – La Seine-et-Oise de 1881 à 1939* par T. Froissart Presses univ. Franche-Comté 2006

Sur les personnalités liées à Saint-Leu

- Les personnages célèbres qui vécurent à Saint-Leu* par D.Marty s.d. (2009)
- Une dame nommée Wanda* par D.Marty publication municipale s.d.
- *Musique ancienne* par Wanda Landowska Ed. Ivrea rééd.1996
- 50° anniversaire de la mort de Wanda Landowska* Bulletin H.S.des Amis de la bibliothèque A. Cohen oct.2009
- Céline propriétaire à Saint-Leu* par J.P. Latterner L'année Céline 2007
- Camille Mauclair homme de lettres fin de siècle* Ed ; Vita e Pensiero 2003
- La vie dictée par la science* des Drs. Kachperoff et Macaigne Ed ; Amédée Legrand 1936
- Écrit sur l'eau...* par Francis de Miomandre prix Goncourt 1908 Le livre moderne illustré Ferenczi éditeurs 1930

Sur la vie artistique et culturelle

- L'art ancien et moderne dans le canton de Taverny* par D.Boeuf et M.Ménassade Imp.Paris 1945
- Saint-Leu la Forêt informations* publication municipale janv.1993
- Une histoire de bibliothèque 20 ans de la bibliothèque Albert Cohen* oct.2000

Sur les lotissements et sur les activités commerciales et industrielles

- Saint-Leu, terre de blanchisseurs* revue de l'AHGEHVO Nos Racines n°28
- Problèmes d'expansion et d'aménagement dans la vallée de Montmorency* par R. Josse Annales de Géo. 1966
- Lotissements, urbanisation et forêts : le cas de la forêt de Montmorency dans l'Entre-deux-guerres* par Annie Fourcaut dans *Le bois et la Ville du Moyen-âge au XX° siècle* ENS Fontenay/Saint-Cloud 1991
- L'Écriture à travers les âges* par Abel Hermant publication Gold Starry s.d.
- Théorie de la boîte et manutention des métaux précieux* par W.Heger Imp. C.Conrad 1908
- Marcel Barbu et Jacques Cheminade – Deux candidats hors-parti à l'élection présidentielle* par Mikael Gérard mémoire histoire contemp. 2001
- Marcel Barbu, une vie bien remplie* par Michel Chaudy Ed. Repas 2008

REMERCIEMENTS

L'exposition présentée du 18 au 25 septembre 2010 par l'association des Amis de la Bibliothèque Albert Cohen à la Maison consulaire de Saint-Leu-la-Forêt a pu être réalisée grâce à la collaboration de la Direction de l'Action culturelle, du Service communication, du Service des archives et des Services techniques de la ville de Saint-Leu-la-Forêt, de la Direction et du personnel de la Bibliothèque Albert Cohen, de la Communauté d'agglomération Val et forêt et des Vitrites saint-loupiennes.

Mais cette exposition, fruit d'un long travail de collecte de photos, cartes postales, témoignages, objets représentatifs de l'activité commerciale ou artisanale à Saint-Leu entre les deux guerres par les membres de l'association organisatrice n'aurait pu voir le jour sans l'aide précieuse qu'ont bien voulu nous apporter :

Mme Marie-Thérèse Brion
 M. Christian Decamps
 Mme Brigitte Denoyers
 Mme Hyacinthe Moreau-Lalande
 M. Jean-Claude Fournier (Sté Horlantic)
 M. l'abbé Michel Thoorens

Qu'ils soient ici tout particulièrement remerciés.

Cette exposition n'est qu'un premier regard sur la vie de notre commune durant cette période. Si vous souhaitez nous contacter pour apporter des corrections ou témoigner et porter à notre connaissance des documents complémentaires, n'hésitez pas à nous contacter au siège de l'association ou en laissant vos coordonnées dans le cahier mis à votre disposition à l'entrée de l'exposition.

ANNEXE STATISTIQUE

Liste des professions et commerces

Accordeurs de pianos : 2
Agences immobilières : 9
Ameublement : 1
Architectes : 5
Articles de pêche : 1
Articles de sport : 1
Assurances : 4
Auto-école : 1
Bains-douches : 1
Banque : 1 (Société générale dès 1920)
Bâtiment /TP : 2
Bazars/Quincaillerie/Couleurs et Vernis : 5
Bijouteries/Horlogeries : 4
Bois et Charbon : 2
Bouchers : 6
Boulangeries et pâtisseries : 6
Bourrellerie : 1
Cafés restaurants/ cafés tabacs : 14
Chapelier : 1
Charbons : 2
Charbonniers : 2
Charrons et maréchaux ferrants : 2
Charcutiers : 5
Chauffage central : 2

Chaussures : 2
Chevaux (Marchands) : 2
Cinéma : 1 (Casino, à l'emplacement de l'Espace Clairefontaine)
Coiffeurs : 12
Comptable : 1
Concessionnaire marché : 1
Confiseurs : 1 (A la Reine Hortense)
Contentieux : 1
Cordonniers : 10
Couronnes Mortuaires : 1
Culture physique : 1 (le célèbre Louis Hitler)
Curé : 1 (l'Abbé Toillon de 1919 à 1944)

Cycles et accessoires : 1
Déménagement : 2
Dentistes : 4
Ébénistes : 3
Électriciens : 3
Enseignes : 1
Épiciers/Alimentation : 24
Exploitation forestière : 1
Ferblantier : 1
Ferronnerie : 1
Fleuristes : 5
Fourreur : 1
Fromager : 1
Fruitiers : 1
Fumistes : 4
Garages/Mécanique auto/Voit.
Occasion : 9
Garde-meubles : 1
Géomètre : 1
Grainetiers : 4
Herboriste : 1
Horlogers : 5
Horticulteurs : 2
Hôtels : 7
Huissier : 1
Imprimeur : 1
Industries : 13, dont une fabrique de talons de bois, l'eau de la source Méry, limonade et bières Forta, les portes-plume-réservoirs Gold Starry, un atelier de boîtiers de montres, une usine de mica, une fabrique d'encaustique, une usine de paletots de cuir, une poterie, une biscuiterie, une huilerie industrielle et trois blanchisseries
Institutions : 3 (Institut St Joseph pour JF 11 rue du Château, Hôtel des Ventes, Sapeurs pompiers 2 rue de l'Ermitage)
Laines et Layette : 2
Librairie-papeterie/journaux : 3
Lingerie : 1
Machines agricoles : 1
Machines à écrire : 2
Maçonnerie : 10

Maroquinerie : 1
Matériaux de construction : 4
Matelassiers : 2
Médecins : 7 dont deux radiologues
Menuisiers-Charpentiers : 6

Merceries/Confection : 15

Monuments funéraires : 1

Musique (Professeurs) : 5

Nourisseurs/Ferme/Laitiers/Crémiers : 8

(Nourrisseur ou nourricier, a été longtemps une profession indispensable dans la chaîne alimentaire. Avant la pasteurisation du lait et le lait UHT, les nourrisseurs assuraient la fourniture du lait frais dans les grandes villes. A Paris, les nourrisseurs, en majorité issus du département du Cantal, possédaient quelques vaches qu'ils faisaient paître dans les anciens fossés de Paris. Certains n'avaient qu'une vache, d'autres en plus grand nombre. La profession aurait persisté à Paris jusque dans les années 50)

Optique : 1

Parapluies : 1

Pâtisseries/Traiteurs : 2

Rempailleur de chaises : 1

Restaurants : 3

Sacs industriels : 1

Serruriers : 2

Tailleurs : 4

Teinturiers : 2

T.S.F/Électricité : 7

Pavages et TP : 1

Pédicure : 1

Peinture/Vitrierie/Décoration : 13

Pensions de famille : 5

Pharmacies : 2

Photographe : 3

Pianos et autres instruments : 1

Plombiers-couvreurs : 5 (dont l'entreprise Pinson installée dans une maison dont le propriétaire était Louis Ferdinand Céline)

Poissonniers : 2

Professeurs anglais/sténo : 2

Publicitaire : 1

Recaoutchoutage de pneus : 1

Taxis : 2

Tonneliers : 3

Transporteurs : 4

Vétérinaire : 1

Vins en gros : 1 (établissements Comby)

Vins au détail : 3

106 rubriques totalisent 358 commerces ou activités regroupés par catégories :

- MONDE AGRICOLE : 22

- « INDUSTRIES » : 13

- ARTISANS : 33

-TRANSPORTS : 21

-BATIMENT/TP : 44

-PROF. LIBERALES et INSTITUTIONS : 55

-COMMERCE ALIMENTAIRES : 56

-CAFES HOTELS RESTAURANTS : 29

-HABILLEMENT/CONFECTIO : 30

-COMMERCE DE « LOISIRS » : 55

TOTAL GENERAL : 358